L'Organe

AUTOMNE 2015 L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA MESURE/ DÉMESURE

Mesure / Démesure

Éditorial

3 **Courte réflexion sur les espaces que nous habitons** Charlotte Parent

Méditations

5 **La séparation des biens** Dominic Laperière-Marchessault

28 **Éternel bouillon de poulet pour une conscience éclairée** Camille Bernier

Société

6 **Lagom : La modération à la suédoise** Annabelle Thibault

Fiction et récits

7 **L'énième continent** Renato Rodriguez-Lefebvre

20 **Normand Lussier, ou tout ce qui se trouve dans le bloc note d'un BlackBerry / Lupus Nigrum** F.F.

26 **L'entrepôt** Anthony Lacroix

Opinion

12 **De la lente survivance du peuple québécois** Taloches d'Hivers

Prise de conscience

18 **Route 165** Charles-A. Marois

Entrevue

22 **Pareil pas pareil** Alice Pierre

Culture

32 **Éric Rohmer : Cinéaste de la mesure** David Morin-Miville

37 **Treize minutes : L'installation vidéo de Camille Henrot, *Grosse Fatigue*** Alice Brassard

40 **Rapport d'espionnage au Bal du MAC** La taupe

Regard en arrière

41 **Démesure grecque : petite entrée dans la *mania* dionysiaque** Humaine catharsisée

Bande dessinée

16 **Les feuilles mortes** Charlotte Parent

28 **Sans titre** Daniel Pelchat

Poésie

5 **Suspendre le souffle** Sarah Boutin

15 **Anthropométrie de l'hybris** Yvan Vindret

21 **Regarde le spectrum t'regarder** Carol-Ann Massé

21 **J'ai les poumons noires** Joé Côté-Rancourt

34 **Pouponnière de deuils** Andréanne et Gaëlle Graton

38 **Jusqu'aux sourches** Mathieu Parent

Courte réflexion sur les espaces que nous habitons

Au coin de Maisonneuve et Mackay, en septembre, une bannière en français annonçait à qui levait les yeux vers le pavillon LB que « Concordia construit aujourd'hui la bibliothèque de demain. » On dévoilerait bientôt à la communauté estudiantine les résultats de plusieurs mois de travaux. Au moment de publier ces lignes, il y a presque un mois déjà que la section est du troisième étage de la bibliothèque de l'université est ouverte aux étudiants. Quand je m'y suis aventurée, deux jours après son ouverture, il apparut évident que les étudiants avaient déjà adopté le nouvel espace qui leur était destiné. Nous avions l'air des personnages génériques que l'on retrouve dans les maquettes architecturales. Aux extrémités de l'étage, deux grandes salles dites « de lecture », striées de longs bureaux blancs, toutes deux séparées par une cloison vitrée du reste de l'espace, où l'on retrouve principalement des rayons de livres et des espaces collaboratifs, en plus d'une salle zéro-bruit, de laquelle même les ordinateurs sont bannis. Tout semblait fonctionner à merveille.

La nouvelle bibliothèque s'inscrit sans aucun doute dans l'air du temps. Elle est moderne, efficace. Elle est pleine de lignes, de vitre, d'espaces ouverts. J'ai eu envie, un instant, de m'interroger sur les espaces dans lesquels nous évoluons, et de me demander ce qui en définit l'architecture. J'ai eu envie d'essayer de voir s'ils sont, ou pas, à notre mesure.

Les espaces architecturaux dans lesquels nous vivons sont habituellement construits selon les mesures de l'homme, au sens physiologique du terme. L'homme de Vitruve, de Léonard de Vinci, décrit les différentes proportions qu'ont entre elles les parties du corps humain. En pleine Renaissance, on faisait resurgir cette idée selon laquelle les mesures en architecture devraient s'inspirer dans leur rapport les unes avec les autres de l'harmonie que la Nature a mise dans le corps humain. Quand Le Corbusier a dessiné son Modulor, l'équivalent moderne de l'homme de Vitruve, il voulait lui aussi remettre les mensurations de l'homme au centre des constructions. C'est qu'il est évident que l'architecture doit se plier aux contraintes physiologiques de l'homme. Si elle ne respecte pas cette règle, elle est inadéquate, inutilisable. Comme la Cité des Immortels de Borges. Ou, plus concrètement, comme les escaliers du Musée des Beaux-Arts de Montréal qui sont si étrangement conçus que leur aspect anodin est démenti dès qu'on les monte, tantôt une marche à la fois, tantôt deux par deux, sans pouvoir trouver satisfaction.

La nouvelle bibliothèque est bien ergonomique. Les meubles ont été choisis avec soin pour qu'il soit possible de passer de longues heures sur place, à travailler assidument sur nos lectures, exercices, recherches et essais. Les escaliers sont ce qu'on fait de plus standard.

Les grands espaces ouverts que l'on retrouve dans la bibliothèque ne sont pas faits, cependant, avec en tête le déplacement dans l'espace des corps des étudiants. Il y a plus. Il faut dire que l'homme a toutes sortes de mesures. Il y a la mesure de ses membres, mais il y a aussi celle de son entendement, celle de son imagination, de ses volontés, de ses peurs, de ses besoins spirituels, psychologiques, sociaux. Qui sait, peut-être que même les irritants escaliers du Musée des Beaux-Arts de Montréal ont une autre raison d'être que de simplement nous permettre une transition en douceur entre les étages de l'établissement. Peut-être a-t-on voulu construire un mécanisme pour raviver notre conscience des lieux qui nous entourent? Peut-être a-t-on voulu ralentir le visiteur trop pressé?

Les salles de la bibliothèque sont grandes, majoritairement blanches et vitrées pour permettre à la lumière et aux idées de circuler librement. On les dirait dessinées pour ouvrir l'esprit et inspirer d'excellents essais de dix pages de dernière minute. Le rose et l'orange qui courent sur les tapis et les murs (étonnant choix de couleurs) tiennent éveillé l'étudiant retardataire les nuits avant les remises. Tout est orienté vers la productivité, la performance. La nouvelle bibliothèque est à la mesure de nos intellects, à la mesure de nos aspirations, du perfectionnisme des uns et de la procrastination des autres. Je ne m'en plaindrai pas, quand viendra novembre. Mais, pour l'instant, il y a un petit quelque chose qui me semble manquer.

Pendant ma première session à Concordia, en partant à la recherche d'atlas de Jérusalem dans les rayons de la bibliothèque (l'ancienne), j'ai trouvé, dans la section des ouvrages de grand format, une table coincée entre les rangées de livres. Il y a un plaisir considérable dans le fait de se perdre pour découvrir un endroit à l'abri des regards et des passants où l'on peut lire (ou faire une sieste) à son aise. On ne trouve plus, en se promenant dans les rayons, de fauteuils abandonnés à eux-mêmes.

Il me semble pourtant que nous avons besoin, de temps en temps, d'un espace cloisonné, confortable, à l'abri du monde. D'un recoin ou d'une cachette. Nous avons besoin d'espaces à la mesure de nos doutes et de nos fatigues, de milieux plus introspectifs. Si les bibliothèques sont des lieux de production scolaire, de hauts faits académiques, ce sont aussi des espaces d'inspiration, de réflexion. Ce sont aussi des espaces dont on peut rechercher le calme et le confort plutôt que l'incitation à la performance universitaire.

C'est pourquoi je propose, entre les salles de travail collaboratif aux airs d'aquarium et les salles de lecture lumineuses et efficaces, une Salle des Cabanes de Couvertures.

La séparation des biens

— Toi pis ton stock! Qu'est-ce que tu vas faire quand on va déménager? C'est juste de la scrap anyway!

T'as pas tort. J'ai jamais rien jeté. Ni les coquillages ramassés en Gaspésie qui sont pas si beaux mais c'est le mieux que j'ai trouvé, ni les vieilles cennes noires de 1960 parce qu'on sait jamais ça peut finir par valoir de quoi, ni le chandail trop petit souvenir de Paris rapporté par ma mère il y a 10 ans, ni les cartes postales collées sur le frigo même si je suis tannée de les voir je suis toujours bien pas pour les jeter, ni les photos d'école avec les maudites toiles de fond simili peinture abstraite qui avantagent personne, ni les fleurs séchées ni même les pots de fleurs mortes, ni les lunettes de soleil brisées, ni les notes de cours d'histoire secondaire 4, ni les poèmes larmoyants de l'époque de ma première peine d'amour, ni mes souliers avec la semelle arrachée je les aimais ces souliers-là j'ai jamais pu en retrouver, ni le stylo qui a commencé à me couler dans la main parce qu'il va peut-être bien se ressaisir, ni mon agenda de l'année passée ni celui de l'année d'avant, ni mes jeans qui sont rendus trop serrés je vais au gym maintenant je pourrais finir par rentrer dedans.

Je pourrais argumenter que tout ça a une valeur sentimentale, que tout ça et moi on vient ensemble on est inséparable, que tout ça c'est moi, que c'est les archives de ma vie entière que tu traites de scrap en te retenant pour pas me tendre un sac poubelle. Mais quand je pense à ton appartement impeccable où il faut enlever nos souliers avant même de passer le pas, où ta bibliothèque a l'air figé dans le temps, où rien dépasse de nulle part, pas même un fil du tapis, où tout est parfaitement agencé, où j'ai jamais rien vu traîner, ton appartement pas de personnalité pas de vie pas de cœur, j'arrive pas à croire que mes argumentations pourraient t'ébranler dans ta certitude que je suis une tout croche que tu vas pouvoir arranger à ton goût. J'arrive pas à croire que toi et moi enfermés entre les quatre mêmes murs 24/7, ça pourrait marcher.

Être bien honnête, j'irais jusqu'à te dire que ton goût du propre du bien rangé de l'organisé du décidé du pas de surprise me dégoûte, m'horripile, me donne envie de vomir sur ton divan de cuir blanc avant de sortir de ta vie sans jamais y revenir. Je pense que c'est ce qu'on appelle la fin.

Je te laisse tes jugements et tes remarques désobligeantes. Je te laisse ta vie parfaite imaginaire. Je te laisse le chien qu'on n'a pas mais que tu as toujours rêvé d'aller promener au parc. Je te laisse notre future maison dans laquelle tu nous voyais vieillir, avoir des enfants, nous emmurer, nous couper de tout sauf de nous puis récurer, récurer, récurer jusqu'à mourir.

Moi je garde juste mon cœur. Mon cœur et toute ma scrap.

Suspendre le souffle

image de la contraction musculaire

La pluie attache dimanche dans la cuisine avec de grands malheurs.
Sur le parquet blanc, des fourmis recouvrent le cadavre d'une mouche.
La table est mise.
Le râle d'une chenille laisse un peu de place à l'anxiété des femmes.
Assise dans l'automne ma mère goute l'ennui un mille pattes sur les clavicules.
Elle enfile les espaces et les coquelicots pour archiver le langage des fleurs.
Des branches scindées marbrent sa robe verte.
Sa bouche souffle un vent maigre et flétri.
Elle ferme les mains sur des papillons, ouvre les paumes et récolte la poussière,
puis suspend les ailes et les noues.
Son affaissement tire la nappe, rase les racines des arbres.
L'épuisement des sols prédispose au recroquevillement.
Seize heure abat la lumière.
Ma mère cherche à retenir les abeilles avant qu'elles ne cessent de se nourrir.
Indissociable des ormes, elle espère que novembre ne fera tomber
que des feuilles.

Lagom

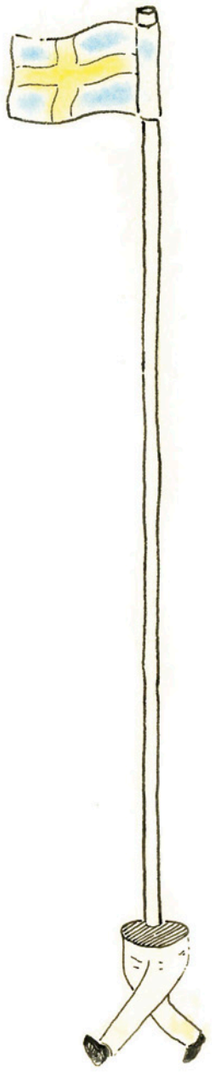
la modération à la suédoise

S'il y a un mot pour décrire la Suède, c'est bien *lagom*. Concept social et esthétique gravé dans le cœur de tous les Suédois, le *lagom*, ou la « modération » en français, est omniprésent dans ce pays de l'Europe du Nord. Dès l'arrivée à l'aéroport moderne, silencieux et peu commercial d'Arlanda, la modération est au rendez-vous. Aperçu d'une idéologie à l'influence marquée sur la société suédoise.

Pour beaucoup de gens, la Suède est un pays idyllique. Bastion de la sociale-démocratie, du féminisme assumé et du partage de fichiers sur Internet à outrance, ce petit pays exporte ses réussites culturelles et commerciales d'un océan à l'autre. Ce qu'on ignore souvent, c'est que le *lagom* est un élément clé du succès suédois. Si se démarquer est ironiquement le contraire de la modération, c'est précisément cette retenue délibérée qui rend les produits suédois si uniques et attrayants dans notre société occidentale axée sur le consumérisme.

L'entreprise emblématique de la Suède, *IKEA*, se colle à l'idéologie lagom avec le minimalisme de ses armoires et housses de couette. On pourrait y voir là une analogie avec le climat nordique, avec lequel viennent les hivers sombres, longs et froids (mais pas trop, *lagom* oblige). On raconte que les murs des résidences sont peints en blanc pour apporter un peu de luminosité aux hivers noir de jais, mais un étranger n'y voit qu'une autre manifestation du concept si prisé des Suédois. Autant en campagne qu'en ville, le jaune, le rouge et le blanc ornent les façades des bâtiments centenaires monochromes. Il suffit d'une promenade dans le quartier Gamla stan (« vieille ville ») de Stockholm pour se rendre compte que les Suédois sont friands des appartements aux formes et dimensions indiscernables. Résultat : une architecture indémodable au style intemporel.

Quoique tout à fait opposées, la tolérance et la conformité sont toutes les deux des valeurs suédoises. Les Suédois présument le respect des lois, aussi permissives soient-elles, par l'ensemble de leurs concitoyens, mais l'irrévérence n'a pas sa place. Si les détracteurs trouvent la modération suédoise monotone, on ne peut pas leur en vouloir. D'une part, l'idéologie assure l'uniformité esthétique et met la population sur un pied d'égalité. D'autre part, elle limite la liberté d'expression en imposant des restrictions stylistiques et repousse les récalcitrants qui oseraient sortir du moule. Qu'à cela ne tienne, le *lagom* ne s'applique pas à la consommation de substances telles que la caféine, l'alcool et le tabac,



dont les Suédois figurent parmi les plus grands consommateurs au monde. Il faut toujours une exception pour confirmer la règle.

De retour à Montréal, les excès sautent aux yeux. De la chaleur accablante du mois d'août aux paquets de bacon surdimensionnés du supermarché, en passant par le vacarme assourdissant des chantiers de construction, on se rend compte que Montréal est l'antithèse du *lagom*. Est-ce une bonne chose ? Avec modération.

L'énième continent

Renato Rodriguez-Lefebvre

Il est de bonne guerre que la littérature emmerde la géographie : on sait cette science coupable d'un massacre des territoires autrefois désirés par les personnalités les plus hétéroclites, de celles qui sont maladroitement enfermées dans la dépréciation à laquelle l'imagination et ses sbires ont droit lorsque ceux-ci transgressent des frontières dont les lignes sont elles-mêmes plus imaginaires que ce qui les surpasse. Le triste destin du Royaume du prêtre Jean a ceci d'exemplaire qu'il nous incite à défendre les loques d'un mythe perpétuellement menacé par le triomphe de la carte mondiale, soit celui des espaces où aucun pas ne pourrait souiller de sa trace la création de lieux hostiles à réalité. La stratégie n'est autre que de casser la fidélité à cette dernière.

Pink moon is on its way
And none of you stand so tall
Pink moon gonna get you all
— Nick Drake

Comme toute nouveauté envahissant l'abondant marché des actualités, il sécréta sa mystérieuse mode et l'ire des ennuyés : en effet, on savait qu'il était possible que des territoires infinis soient noyés sous les mers, mais on s'attendait moins, toutefois, à ce qu'un continent aérien, initialement confondu avec une marée de nuages par les premiers observateurs, conquière les cieux au travers desquels il voyageait sans se justifier rationnellement. Bloc titanesque, dont la superficie variait en vertu d'un principe énigmatique, l'énième continent pastichait bizarrement les contours de certains pays et des territoires survolés. On le vit plagiant l'Australie, puis Madagascar, mime plus silencieux qu'un

vrai. Son arrogance protéiforme, l'étrangeté de son itinéraire de même que sa rébellion à la logique ne furent pas sans enfler la légende. Les masses terrestres qu'il rejetait de son corps s'envolant dans les différents étages de l'atmosphère jusqu'à leur désintégration, on le crut pacifique. De loin, son climat annonçait de belles promenades, une végétation tropicale y abondait. Excellent présage, dirent les premiers.

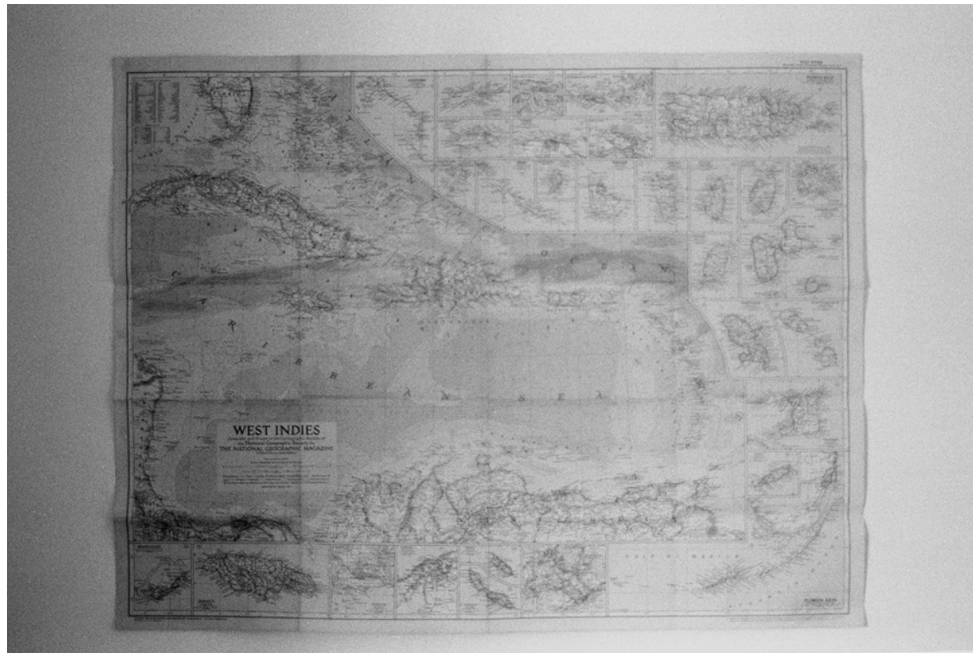
Pendant que l'énième déambulait, sur les autres continents, on palpita de l'inédit, et tout le catalogue de la bizarrerie humaine de s'épaissir à un rythme qui confondit même nos plus sages; les philosophes le nommèrent l'Absolu, Dieu, l'Innommable, le Relatif, le Même, pour d'autres, c'était l'Être-en-tant-que-continent, pour les rivaux, le Continent-en-tant-qu'Être, et les batailles de traits d'union s'ensuivirent; les économistes les plus heureux virent l'arrivée d'un travail éternel, promettant à tous les ressources intarissables dont la Terre allait éventuellement manquer, une forteresse flottante de travail; les États fantasmèrent d'une prison nomade, les écologistes d'un parc insoumis; tous les départements de géographie s'incendièrent simultanément, l'énième invitant les cartes à réviser leur méthodologie; des milliers d'impatients touristes, à l'avant-garde de leurs pareils et annonçant de quel désastre l'espèce allait être la proie, se précipitèrent, ô misérables parodies des explorateurs, à la mort, l'énième se distinguant de ses frères sédentaires par son peu d'hospitalité envers l'établissement humain, capable qu'il était de se transformer en enfer climatique; en moins de quelques jours, des centaines de livres neufs se disputèrent les théories et explications, certains prétendant que l'énième leur avait parlé, d'autres clamant une parenté mystique avec « Lui »; les chansons d'amour désertèrent finalement les radios, les musiques se dédiant à son énigme : les tambours résonnèrent vainement, on entendit d'un pôle à l'autre les variantes d'une curiosité sans précédent envers un objet surnaturel. Hélas, on n'arrêta pas là les relations, l'avidité du gain se traduisit trop prestement en aventure impériale.

On vota plusieurs milliers de résolutions, lesquels survécurent invraisemblablement à leur formulation : gracieuseté de l'apparition de l'indomptable continent, la paix mondiale se concrétisa, l'apprivoisement du dernier venu aimantant une complète attention. La formidable coordination des chefs, la préparation des rations et des équipements aptes à la mission colonisatrice firent l'objet d'une minutieuse étude. On prédit la capitulation du hasard, n'anticipant pas l'ampleur de la résistance : un horrible record tramait son entrée dans l'histoire, obscurcissant tout autre événement de sa hauteur. Pour ce faire, on dépensa plus d'un milliard d'humains, et pas n'importe comment! Tout d'abord, on résolut d'offrir aux petits peuples une nouvelle aube d'expansion, et ainsi, furent-ils inutilement sacrifiés, l'énième déclinant les alliances que l'humanité, enfin liguée, lui avançait; on expédia des Polonais, on sema des Irlandais, des Québécois, et des Tibétains, puis une poignée de Kurdes : tous moururent dans la même cellule d'absurdité; ce fut l'occasion d'autres audaces, puisqu'on voulut alors réconcilier peuples historiquement antagonistes en les jumelant lors des expéditions; magnifique résultat qui innocenta l'énième, les humains s'honorant d'être à nouveau leurs propres meurtriers; d'un même élan, toutes les religions épuisèrent leur réserve de divinité, on pria mondialement le Christ, puis Allah, et Yahvé; ceux-ci avaient vraisemblablement coupé la ligne; on inventa un nouveau dieu pour l'énième, lequel y était indifférent, transcendant déjà tout ordre; malheureusement la compétition s'installa, chaque pays rêvant de produire davantage de martyrs que ses voisins, l'escalade des sacrifices atteignit des sommets, et peu s'en fallut pour que l'énième ne devienne le plus grand cimetière de la planète : un tiers de l'espèce déjà consommé, et aucun progrès n'était même esquissé.

Il ne fallut qu'un événement minime pour que les perspectives se renversent, preuve que les nerfs de l'humanité, affaiblis par l'insensé, ne pouvaient supporter un affront supplémentaire. Un scientifique quelconque envoya par avion une cargaison d'animaux sur l'énième, et les observations d'imposer un constat brutal, trop impitoyable pour ne pas engendrer la controverse fatale : les espèces autres que l'humain ne subissaient pas ses châtiments, même que c'était l'inverse, elles parvenaient à vivre aussi décemment que sur les anciens continents... Ainsi, l'énième boudait la présence humaine! Les journalistes se coalisèrent et la mauvaise nouvelle, abattant toute sympathie pour notre protagoniste, éveilla les penchants belliqueux, forts de leur résurrection. On déclara l'ouverture des hostilités. La guerre totale mit sous ses drapeaux les pays rescapés, on entraîna une légion lourde de quelques centaines de millions de soldats, l'ennemi cachant probablement de cruelles surprises.

Rarement a-t-on vu hécatombe aussi humiliante que cette nouvelle-là. Les débarquements échouèrent, les bombes, peu importe leur provenance, ne firent autre chose que de dessiner des cratères. On se remémora l'hospitalité à laquelle les animaux avaient droit : la cavalerie, disparue depuis un nombre considérable d'années, renaquit aussi rapidement qu'elle retourna dans l'abîme, les chevaux n'étant plus épargnés par un continent excédé de ces interactions avec l'humain. L'énième n'était que chatouillé par ces vénérables assauts. Un phénomène plus bizarre encore empira la situation, déjà catastrophique : l'énième, pour se débarrasser de ses morceaux superflus, ne les expulsa pas vers l'espace où ils se néantisèrent, mais les fit pleuvoir sur les cités humaines. On avait des provisions de pompiers, des entrepôts d'oxygène, un nombre incalculable de vêtements pour parer les intempéries : or, on n'avait jamais été confronté à la terreur de l'aplatissement, des montagnes entières écrasant une à une les métropoles du monde, les champs agricoles périssant sous les dons colossaux de terre. On ne refusa pas l'aggravation des moyens de guerre, on catapulta tout l'inventaire des armes jadis employées pour l'ultime croisade. À ce dernier stade du combat, on vida les musées miraculés de leur contenu, les jeunes générations n'étaient pas à l'abri de l'effort dérisoire, mais rien n'y fit, de sorte que l'humanité, du peu qu'il en restait, coupée de son passé comme de son futur, ne put maintenir cette lutte inégale. Ramenée à cet état plus modeste, la condition humaine se métamorphosa en mythe évoqué à voix basse.

La Terre libérée de son animal le plus dangereux, notre continent, héros insolite, fugace entité géographique parmi toutes, s'éclipsa subitement, sans qu'on sache s'il avait été autre chose que l'extrême manifestation d'un besoin inassouvi d'exotisme ou une petite apocalypse que la nature avait préférée à une autre.


WEST INDIES
THE NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

De la lente survivance du peuple québécois

S'il y avait une raison pour laquelle je déménagerais d'ici, ce serait le fait que nous n'allons nulle part. Quand je regarde mon peuple de province, je n'y vois qu'une masse de gens indécis. Et attention, quand je dis indécis, je ne veux pas dire hésitant. Je veux dire indéterminé, voire indéterminable. J'ai l'impression que nous nous sommes fait une spécialité, à travers l'histoire, de nous effacer quand celle-ci, avec un grand H, frappait à notre porte. Lors de la conquête britannique, on s'est replié dans nos fermes. Lors de la pendaison des patriotes, on est resté dans nos fermes. Lors de la Révolution Tranquille, on est sorti de nos fermes. Cependant, nous sommes rentrés dans nos bungalows aux référendums de 80 et 95. Aujourd'hui, même si on en sort sporadiquement comme en 2012, ces quatre murs nous semblent beaucoup plus familiers que tout le reste.

Quand j'observe notre histoire, je constate que presque toutes les fois où collectivement nous aurions pu prendre une direction, nous avons préféré nous retirer doucement, lentement et de manière mesurée. Or, cela nous sert-il ? Ce réflexe de mesure qui nous caractérise tant devrait-il nous rendre fiers ? Je ne sais pas, mais il me semble que, malgré tout, cette attitude ne nous a toujours pas menés à notre perte et la nation continue d'exister. Notre lenteur serait-elle le moteur de notre survie ?

« S'il y avait une raison pour laquelle je déménagerais d'ici, ce serait le fait que nous n'allons nulle part. »

La lenteur

Il n'y a pas de réponse définitive à ce questionnement. Après tout, le peuple du Québec n'est, pour le moment, ni disparu ni souverain. Cela dit, je me suis souvent demandé pourquoi tout était si lent par ici. Je me souviens d'un reportage d'Infoman où il ironisait, avec un Sud-Africain qui s'excusait du bordel entourant la construction du stade de la coupe du monde, sur le fait que nous à Montréal nous n'avions même pas été capables de construire un hôpital en plus de dix ans. Cela est vraiment symptomatique. À chaque fois qu'il faut gérer un projet, les contrecoups négatifs nous sautent tellement fort dans le visage qu'on hésite à agir à un point tel que ça en devient caricatural. Les Albertains, pour le meilleur et pour le pire, ont décidé de se lancer à fond la caisse dans l'exploitation du pétrole bitumineux. Bien sûr, ils en subissent les conséquences en ce moment, mais ils n'ont qu'eux-mêmes à blâmer et s'ils le font, ils ont au moins la satisfaction de ne pas avoir été la victime dans tout cela… Et si c'était justement ça le problème ?

Historiquement, le peuple québécois est un peuple de victimes. Victimes du climat, des Iroquois, puis des Anglais, puis des Canadiens Anglais. C'est comme si l'on se confortait dans ce complexe. Comme si c'était plus facile à avaler de pouvoir mettre nos malheurs sur le dos des autres. Quand il est question de se diriger collectivement quelque part, il n'y a personne. Nous ne sommes pas un peuple d'action, nous sommes un peuple de réaction. Toutes nos luttes viennent de notre réaction à un coup bas de ce que nous considérons comme notre ennemi. Est-ce la raison de notre lenteur ? En ce qui me concerne, je n'aurais pas peur de l'avancer.

La survie

Collectivement, nous sommes à la fois le peuple le plus beau et le plus laid d'Amérique. Nous sommes la preuve qu'on peut être différent dans ce continent homogène, mais nous sommes tellement complexés qu'on ose à peine l'affirmer. La plus belle preuve qui soit par rapport à cela est notre vote quand vient le moment de nous définir par rapport au reste du pays. En moins de 10 ans, nous sommes passés d'un Bloc majoritaire à une vague orange qui a tout balayé et, tout récemment, à un des scrutins les plus multicolores de notre histoire. Ce qui frappe à chaque fois, c'est la différence avec nos voisins. Une différence, certes, mais sans consistance. C'est presque comme si la position que l'on prend ne comptait pas tant que nous sommes différents. Là où tout ça devient intéressant, cela dit, c'est quand nous mettons cet aspect en parallèle avec notre existence.

Plus haut, je disais qu'après la conquête de 1763, nous sommes partis sur nos terres faire des enfants. Et à chaque fois qu'un conflit a éclaté par la suite, nous avons fait la même chose. Le but étant de continuer d'être une nation distincte, le reste importait peu. Conserver notre différence voila ce qu'il fallait et cela au prix de notre territoire, de notre pouvoir politique ou de nos droits si c'était nécessaire. Cela se perpétua comme manière de penser pendant longtemps. Le premier et le vrai seul réveil politique que nous puissions avoir ne pouvant arriver qu'au prix d'une de ces deux caractéristiques identitaires : le français et le catholicisme. Les années 60 et la modernité nous firent perdre la foi. Il était légitime de réagir. La Révolution Tranquille ne découle que de cela au fond. Il fallait réagir ou mourir. Notre tendance à l'indécision serait-elle ainsi ce qui nous a sauvé ? Qui sait ce qui se serait passé si nous avions été obstinés à garder notre liberté.

L'historien grec Thucydide a retranscrit, dans sa Guerre du Péloponnèse, le dialogue entre le peuple des Méliens et les Athéniens. L'enjeu de leur querelle était le suivant : Les Athéniens qui assiégeaient les Méliens depuis quelque temps leur offraient une chance de salut s'ils se soumettaient à l'empire. Ces derniers, pour plusieurs raisons dont la première est l'amour de la liberté, décidèrent de faire confiance à la fortune et d'affronter l'armée colossale de la puissante Athènes. Les conséquences furent funestes pour les Méliens qui virent leur ville se faire raser et leur peuple vendu en esclave. Si notre peuple avait agi de la sorte lors de la conquête, serait-il encore là pour en parler aujourd'hui ? Je n'en suis pas certain.

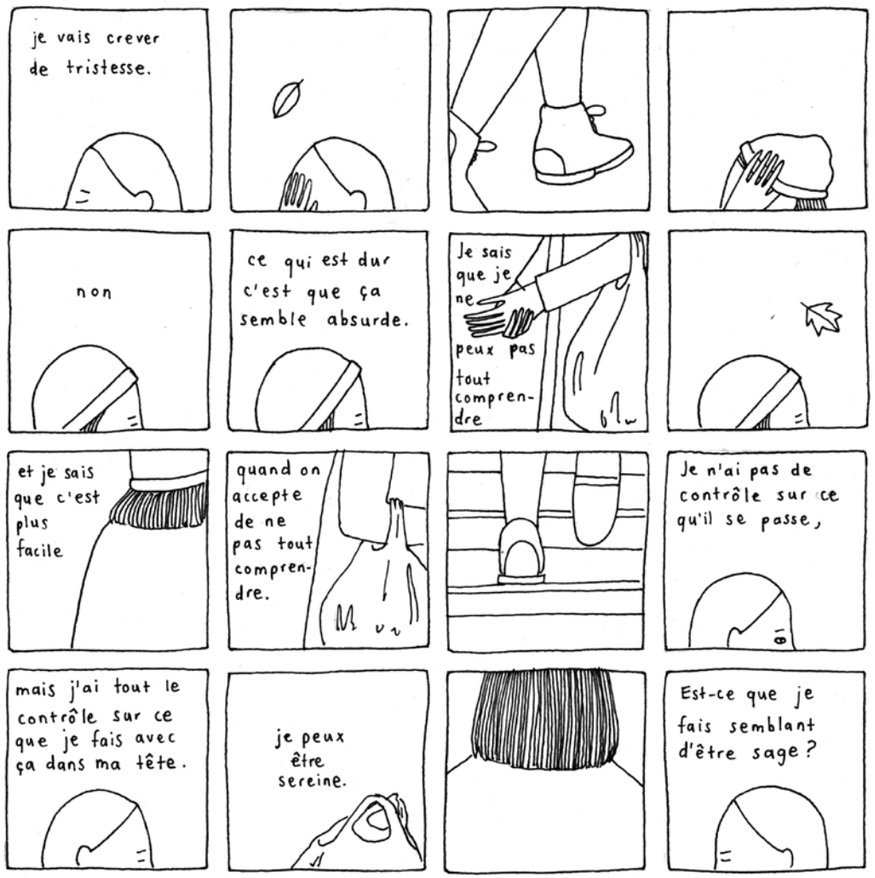
En ce sens, j'ai l'impression que le statisme de notre nation pourrait avoir été un avantage historiquement. Devant la force de ce qui s'opposait à nous, elle était peut-être nécessaire. Cela dit, maintenant que nous ne sommes plus dans un contexte d'oppression de vie ou de mort, est-ce encore le cas ou est-ce plutôt une relique du passé ? Doit-on attendre de perdre le français avant de se réveiller de nouveau ? Pouvons-nous nous accorder sur une idée, une seule petite idée, que nous pourrions exploiter afin d'enfin devenir un pays ? Je l'espère, mais je ne suis pas trop naïf. J'ai peur, comme mon peuple, de devoir un jour assumer ma défaite.

Anthropométrie de l’hybris

1 m 69
52 kg
20 ans
90 D
39,5
81 bpm
37,4 °C
9/10 à droite
8/10 à gauche
13 respirations/min
127 000 cheveux
206 os articulés
1 011 neurones
1 014 cellules
1,5 paquet / j
1219 € / mois
1 + 1 = 2
2 + 2 = 4
3 x 3 = 9
1 023 grains de sable dans le Sahara
1 024 étoiles dans l’univers observable
1 025 gouttes d’eau dans les océans

Ne pas chercher d’excuse
Regards entropiques
Ceci n’est pas un jeu.
Le castor est affairé
Beaucoup de bruit pour rien
Soyons raisonnables…

Un amour sur mesure


je vais crever de tristesse.
non
ce qui est dur c'est que ça semble absurde.
Je sais que je ne peux pas tout comprendre
et je sais que c'est plus facile
quand on accepte de ne pas tout comprendre.
Je n'ai pas de contrôle sur ce qu'il se passe,
mais j'ai tout le contrôle sur ce que je fais avec ça dans ma tête.
je peux être sereine.
Est-ce que je fais semblant d'être sage?

Est-ce que je suis sage ou je suis lâche?
Peut-être qu'il faudrait que je vive mon malheur
que je laisse grandir chaque sentiment
et que je le laisse prendre possession de moi.
Ce serait peut-être plus beau.
C'est clair que ce serait plus beau.
Mais ce ne serait pas sain.
mon dieu

Route 165

Chaque fois que je reprends la route 165 entre Plessisville et mon chez-moi au fond des vallées sinueuses des Appalaches; chaque fois que je quitte Montréal pour renouer avec la brise fraîche de la région; chaque fois que je laisse mes anglicismes et mon accent de ville à Verdun pour embrasser mon patois à demi beauceron, inévitablement, je replonge dans les mêmes pensées. Avec beaucoup d'amertume. Et un brin de poésie.

Pas besoin d'aller loin pour constater ce qu'on fait avec notre Terre. Pas besoin de mettre les pieds dans un avion comme le voudrait le cliché pour atterrir dans une zone sacrifiée, une zone où l'or, qu'il soit noir, blanc, jaune ou atomique, devait à tout prix être extrait, consommé, fructifié.

Et si seulement la démesure pouvait être sublime. Si seulement Fort McMurray, Malartic, Thetford Mines, Pickering et autres avaient pu goûter au sublime. Ainsi va l'économie extractiviste.

Terres à l'écart des chemins passants et des yeux voyeurs. Terres où les citoyens et citoyennes sont tenus à l'écart du pouvoir politique en raison bien souvent d'une question d'ethnie, de langue ou de classe sociale. Terres où le déni et le racisme contemporain permettent aux privilégiés de notre pays de détourner le regard afin d'oublier l'existence malheureuse de ces terres en friche; de cet arrière-pays; de ce nulle part.

« De la renaissance de ces villes sacrifiées et abandonnées nait l'imprévisible. De ville industrielle à ville durable. De vol écologique à écologie régénératrice. »

Tout de même, j'y retourne. Parce qu'entre deux monts de résidus d'amiante se trouvent des villages d'ouvriers et d'ouvrières charmants. Des gens qui ont la couenne dure et l'ignorance pugnace. Des gens qui se souviennent de la grande grève de 1949. Parce qu'à bien des égards, cette grève de l'amiante aura été un déclencheur de la Révolution tranquille. Parce que des mineurs, des gobeuses, des enfants sont morts d'une surexposition aux fibres d'amiante et à la gourmandise pécuniaire de certains Smith, King and cie. Ces Shell, Suncor, Talisman Energy et compagnie modernes.

Et le triste s'harmonise au méprisant. La résignation est devenue la mesure. Ci-gît des chevalements désaffectés, dignes mastodontes de l'époque. Ci-gît des trous de terre dynamités, sans vie, tombeaux de la mort. Ci-gît trop de parvis d'églises signe de la mainmise de celle-ci sur la destinée de ses fidèles hommes et femmes. Ci-gît une ville en décroissance depuis qu'on a signé son arrêt de mort. Ci-gît une ville à cœur ouvert. Une ville qui peine à se renouveler prise entre des expositions figées dans le passé amianté et le vide abyssal économique.

On n'aura rien compris des mono-industries. Quand Fort McMurray tournera la page, quand Pickering tournera la page, quand Schefferville, Gagnon, Murdochville ont tourné la page, on croyait apprendre. Lac-Mégantic aurait voulu qu'on ait appris. Et pourtant.

Les industries sales et perturbatrices que sont généralement celles extractivistes ont l'incontournable effet d'amoindrir voir d'éliminer complètement d'autres leviers économiques. La cupidité humaine, la démesure de peu ont pour effet de drastiquement changer l'imaginaire collectif de plusieurs. Pensons aux berges et aux stocks de poissons en danger dus à la pollution croissante et aux déversements de pétrole. Pensons aux flancs érodés, absents de végétaux, desséchés de nos monts qui peinent à attirer des touristes. Pensons aux terres agricoles qui perdent leur pouvoir de culture. Pensons aux gens qui habitent ces terres sacrifiées.

Et place à la poésie du renouveau. Parce que viennent et vont ces endroits de dur labeur. Parce que viennent et vont ces instants de malheur. Et malgré que nous ne sachions toujours pas effacer les maux que nous infligeons à nos terres, la résignation, elle, s'efface au profit de la collectivité.

Pourrions-nous dire que d'une démesure nait sa contre-mesure? Que l'excès force l'équilibre? Et pourtant, de la renaissance de ces villes sacrifiées et abandonnées nait l'imprévisible. De ville industrielle à ville durable. De vol écologique à écologie régénératrice.

Ci-renait des terres portées par l'énergie solaire ou éolienne. Ci-renait le pouvoir politique subsidiaire. Ci-renait le contrôle par coopératives. Ci-renait les mastodontes industriels en mastodontes écologistes. Ci-renait tout simplement la vie. De Kimberley, à Détroit, à Thetford, par l'Allemagne et ailleurs sur cette digne planète.

Et ironie de la chose, le branding se fait souvent par le retour au vert, à la Terre et à la nature. Thetford délaisse sa Région de l'amiante, pour une Région des Appalaches. Thetford délaisse son tourisme des mines pour un géotourisme et du plein air.

Et donc, vous comprendrez que quand on reprend la route 165 entre Plessisville et Thetford Mines et qu'un soleil d'automne se couche sur le flanc des Appalaches, il n'y a pas d'autre moyen que de sourire à pleines dents. Peut-être n'est-il pas trop tard pour espérer que tout puisse changer. Que tout doive changer.

Enfin, si jamais l'Histoire avec un grand H frappe à ta porte, que tu aies mis les pieds ou non dans une zone sacrifiée importe peu. Que tu saches placer Thetford sur la mappe, que tu saches trouver la route 165 ou que t'aies une vague idée du passé amianté du Québec non plus. Ce qui importe, c'est qu'on ne permette plus ni le sacrifice de notre Terre, ni le sacrifice des hommes et femmes y laissant leur vie, ni le sacrifice des écosystèmes y permettant l'équilibre. Ce qui importe, c'est que tu répondes à l'Histoire. Que tous et toutes, nous lui répondions.

Normand Lussier, ou tout ce qui se trouve dans le bloc-notes d'un BlackBerry

Les enfants savaient parler la langue des chiens

Fillettes (5)

20594870

Merci madame, le volatile en moi se voit heureux

J'essaie tout et réalise ce que je peux

Qui que vous soyez, j'aimerais mieux tâter votre épine dorsale que votre crâne

Les bons drames doivent être drastiques

Notre page qui êtes au ciel

Précieuse et quintessenciée

La façon dont la mort est liée à l'eau comme agent purificateur

Cette résurrection donne accès à l'altérité

« Je suis très, très — et non sans une pointe de coquetterie — vraiment très merveilleusement killing. »

Lupus nigrum

Le seul dessein louable et compréhensible qu'il y avait à ce moment fut d'acheter de la loterie. Les immeubles postcommunistes ayant poussé parmi la végétation d'un autre lieu ne soulevaient aucune question malgré le clash notable. L'air était figé, sans pourtant être inquiétant. On faisait la file devant le comptoir. Des gens malades, ou pas. Patients, ou non. Clients, peut-être. Une grille les séparait de la vendeuse. Seuls les murmures incompréhensibles de la petite télé fixée au coin venaient briser le silence.

On commandait, elle partait, elle revenait, on payait, une petite porte s'ouvrait, on recevait puis on quittait de la clinique-épicerie-pharmacie-tabagie. Il fallait acheter de la loterie.

— J'aimerais acheter un billet de loterie.
— Lequel ?
— Aucune idée.
— Celui-là ?

Un petit billet carré, avec un cercle au milieu. Cinq chiffres, un au centre et quatre dans les coins.

— Quatorze dollars s'il vous plaît.
— Vraiment ? Non, donnez-moi le billet de la loterie nationale.

L'unique fenêtre donnait directement sur le coin de la rue pavée face au vieil immeuble d'appartements. Deux immenses loups noirs rôdaient dans le coin et finirent par entrer par la grille qui menait à la cour intérieure.

— Deux immenses loups noirs viennent d'entrer la cour de l'immeuble d'en face.
— Mais non. Ça n'existe même pas, des loups noirs.

regarde le spectrum t'regarder

c't'un spectrum
blanc noir blanc
c't'un spectrum j'ai dit
ouin j'sais mais c'pas clair
c'est le but
c'tu le but ?

paraît que normativité, c'pas juste les
règles sociales à avaler pis (re)cracher
ça parle aussi d'un autre monde
y'existe pas
tu voudrais mais non

c'est celui-là que tu veux
le nouveau

ta normativité au lieu que la société te pitche la sienne
dessus
pas dans le sens (du) courant
fuck
pas dans le sens que j'devrais porter une
robe mettons ?

la normativité dans le sens d'un but ?
j'décide ?
fuck
ce serait pas pire même si

c'pas clair

c't'un spectrum avec le noir pis le blanc tellement
plates pis (d)éteints que personne les choisit
c'est plate
c'est plate

y'a des options mais
tsé c'pas tout le temps

clair

assis-toi
regarde le spectrum t'regarder pis
quand tu vas voir que l'espèce de point
d'illumination (sur)réelle que t'attendait
tu le savais dans le fond que ça s'en venait
avoue
le point va sortir pis te rentrer dans face
dedans
rentrer dedans

c'est ça que ça t'prenait comme teinte

Pareil pas pareil

Nous allons (presque) tous dans la même université. Nous vivons tous à Montréal, et nous nous plaignons tous de l'hiver trop long et trop froid qui va arriver. Mais nous sommes aussi tous très différents (évident, vous me direz). Nous avons déniché trois étudiants francophones, avec qui nous avons discuté pendant quelques heures. Nous vous présentons donc **Valentin**, 21 ans, étudiant en deuxième année en *Mechanical Engineering*, ainsi que **Christophe** et **James**, également 21 ans, tous deux en *Financial Studies*. Immersion dans nos différences et nos similarités.

Où viviez-vous avant de déménager à Montréal ?

V Alors, avant Montréal, je vivais à Paris dans un studio de 40 mètres carrés avec ma mère, dans le quartier de République. Du coup, j'ai dormi sur le canapé pendant un an.

J J'étais aussi en France, aussi, mais à Nice. Avec Christophe, on était à SKEMA (NDLR School of Knowledge Economy and Management).

Que font vos parents ?

C Mes parents sont tous les deux dans l'immobilier.

J Moi, il y a mon beau-père qui travaille chez American Express, et ma mère qui travaille dans une compagnie aérienne.

V Mon père est retraité. Il était représentant de commerce dans une petite entreprise. Ma mère était assistante de direction, mais quand j'ai eu 12 ans, elle est partie en arrêt maladie, et depuis elle fait des petits boulots par-ci, par-là, le plus souvent en tant que revendeuse.

Pourquoi avoir choisi Montréal ?

J Parce que je n'avais jamais vu le Canada, je voulais découvrir un nouveau pays, et puis Concordia est une bonne université.

C Oui, surtout parce que l'université est bien.

V Moi, c'est surtout parce que j'ai toujours aimé voyager. Même un voyage tout banal me fait énormément plaisir. Ensuite, j'ai toujours voulu habiter aux États-Unis, rien que pour le stéréotype des universités américaines que l'on voit dans les séries pour ados. Les grosses soirées, l'ambiance de ouf, l'éclate totale, quoi. J'ai été accepté dans des universités américaines, mais à 40 mille balles l'année, je me suis dit : « En fait, non ». Et un matin, un peu sur un coup de tête, j'ai pensé : « Tiens, je vais essayer d'aller au Canada. C'est cool, Montréal ce n'est pas trop loin des États-Unis, il ne devrait pas faire si froid – tu parles, au final il fait 40 °C sous le zéro –, je pourrais faire du ski plus souvent ». Et puis j'avais rencontré des Québécois pendant un été où je travaillais au Club Med, et ils m'avaient vraiment fait une très bonne impression. Donc Montréal, c'était un peu un coup de tête, et beaucoup de chance !

Où habitez-vous à Montréal ? Êtes-vous seul ou en collocation ? Et est-ce que vous vous y plaisez ?

V J'habite sur le Plateau, entre Saint-Denis et Saint-Laurent, en collocation avec quatre amis dans une petite maison. On s'entend vraiment bien, et c'est marrant de se dire qu'en prenant des bouts de chacun d'entre nous, on fait approximativement un adulte ! (Rires) Hugo et Antoine sont les malades de la cuisine, Robin s'occupe de la gestion de l'appartement, le deuxième Hugo s'occupe des comptes et du bricolage, et après t'as moi, l'éternel enfant.

C Malheureusement, James et moi on habite ensemble. (Rires)

J *Downtown*, sur Peel. C'est bien parce qu'on n'est pas très loin de Concordia, et puis on s'est toujours bien entendus.

Comment vous déplacez-vous ?

C À pied, la plupart du temps.

J Ou avec *Uber* quand on va plus loin.

V Sachant que je suis toujours en retard à tout ce que je fais, je prends le métro. Mais quand j'ai le temps, ce qui arrive donc très rarement, j'aime bien marcher, où prendre le bus. Dans un futur idéal, je me déplacerais partout à vélo, mais il faudrait d'abord que je m'occupe de mes problèmes de retard pour que ça colle.

Est-ce que vous avez un boulot en dehors des cours ?

C Non, on est chômeurs à temps plein.

J Je pense que si on travaillait, on voudrait quelque chose qui n'est pas trop contraignant et qui nous plaît vraiment, dans lequel on ne s'ennuie pas.

V Moi, je suis commis dans un restaurant qui s'appelle *Au Pied de Cochon*, sur le Plateau. C'est beaucoup de travail, hier par exemple, j'ai fait un shift de 12 heures, mais j'y suis bien payé pour ce que je fais, donc ça va.

Pour vous, où s'arrête le centre de Montréal ?

C Franchement, ça va jusqu'à McGill.

J Ouais, de JMSB Concordia à McGill.

V Techniquement, je pense qu'on est tous d'accord pour dire que le centre de Montréal c'est Sainte-Catherine, de Atwater à Place des Arts environ. Sauf qu'ensuite, ça dépend de la définition que tu donnes au mot, de l'endroit où tu vis et de tes goûts. Moi, je pense que j'inclus le Plateau dans le centre de Montréal.

Décrivez-moi un repas classique chez vous.

C Alors, un petit filet de rouget en entrée, avec une sauce maison. (Rires)

J Nan, il exagère. La plupart du temps, c'est de la viande avec des légumes, et parfois des pâtes.

V Pour moi, c'est mon coloc Antoine qui fait la cuisine. Il nous fait un truc de dingue, c'est génial ! Parfois, c'est Hugo. En fait, ce sont vraiment eux qui font la cuisine, mais c'est toujours varié, donc c'est vachement bien. Et nos portions sont plutôt raisonnables, contrairement à ce qu'on pourrait penser de cinq mecs vivant ensemble !

Que faites-vous de votre temps libre ?

V Euh… je n'en ai pas beaucoup, donc la plupart du temps, j'essaye de passer du temps avec ma copine, je vais me défouler à la boxe deux fois par semaine, à un tournoi hebdomadaire de jeux vidéos, et je bosse à la bibliothèque. Et quand je décide que j'ai eu une semaine assez remplie, j'aime bien ne rien faire, chiller, sortir s'il fait beau, ou encore me reposer.

C Nous aussi on fait de la boxe ! Et aussi du foot une fois par semaine, on joue à FIFA, on sort avec des potes…

J On « *Netflix and Chill* », aussi. (Rires)

Décrivez-moi une de vos soirées types.

C Euh… Apéro à la maison… Après James ne s'en souvient plus ! (Rires)

J Non, non, on joue à FIFA aussi, et parfois quand on est chauds, on bouge sur Saint Laurent ou Crescent, on va dans des bars comme Café Campus, L'Abreuvoir, La Distillerie…

V Donc, comme je t'ai dit, j'ai un emploi du temps assez chargé, donc soit je vais faire du sport, soit je vois ma copine, mais j'aime bien aussi me poser dans le salon, tranquillement, et discuter avec mes colocs, jouer aux jeux vidéo avec eux, juste parler. Si j'ai le temps et la foi de sortir, j'aime bien juste faire une tournée des bars ou aller à une soirée chez des amis… Mais le mieux, c'est faire de la balançoire dans un parc !

Si vous avez envie de vous faire plaisir, que faites-vous ?

J Se faire plaisir… C'est assez large… Franchement, je pense que je louerais une voiture et que j'irais me perdre au fin fond du Canada.

C Ouais, du genre un feu de camp au bord d'un lac !

V J'aime bien les plaisirs simples, comme la balançoire. Mais j'adore aller dans un des restaurants dans le Quartier Chinois, comme ceux qui sont ouverts jusqu'à quatre heures du matin, et commander un énorme Général Tao pour seulement 12 $.

Quel est votre dernier gros achat ?

V Si on parle facture, ça sera celle à 600 $ du téléphone, début septembre, à cause d'un problème avec mon opérateur. Si on parle de quelque chose qui m'a vraiment fait plaisir, c'est ma planche de snow, en février dernier, qui m'a coûté 500 $.

C Bah nous c'est le *fat boy* (ndlr : énorme pouf) pour l'appartement.

J Moi, je me suis aussi acheté des chaussures et une veste.

Quelle est la marque de votre téléphone ?

C *Apple*.

J J'ai l'*IPhone 5S* et Christophe a un *6*.

V Un *Lexus 5*. Un très mauvais investissement en fait; il est beaucoup trop gros, et m'a coûté beaucoup trop cher.

Quel genre de musique écoutez-vous ? Est-ce que vous avez un Top 5 ?

V Je n'écoute pas beaucoup de musique contemporaine, en fait. J'aime beaucoup la musique des années 80, 90, la musique très bruyante, mais dans laquelle il y a des harmonies quand même. Je n'ai pas vraiment de Top 5, mais j'adore Rammstein, Rage Against the Machine, et Todd Terje, un artiste norvégien que personne ne connaît. J'ai été très marqué par System of the Down, aussi.

C Nous on écoute absolument tout, même si moi j'ai une petite préférence pour le RnB et le Rap.

J Beaucoup de classic rock, aussi. Les Stones, The Doors, Led Zeppelin... Ouais, des trucs comme ça.

Dans quel festival de musique aimeriez-vous aller, ou auriez-vous aimé aller ?

V Je me sens vraiment attiré par *Burning Man* (NDLR festival artistique se tenant chaque année dans le désert de Black Rock au Nevada), surtout parce que les gens ont l'air décontractés, et tu peux y rencontrer des personnes intéressantes. Dans le même genre, j'aimerai beaucoup aller dans un festival de musique hippie, juste pour passer un bon moment à chiller avec des gens détendus. Et pour la musique, j'ai très envie d'aller à *HellFest* (NDLR festival de musiques extrêmes se tenant en Loire-Atlantique, en France).

C Sans hésiter, *Burning Man* aussi !

J Et *Woodstock* !

Quel est votre Top 5 au cinéma ?

V Sans doute *Iron Man*, ou le *Batman* de Christopher Nolan. J'adore les superhéros, ils font vraiment rêver, et j'aime bien qu'ils soient insérés dans un univers réaliste, sans avoir forcément de pouvoirs magiques.

J Un Top 5 du cinéma... *Le Parrain*, déjà. Oh, et aussi *Into The Wild* !

C Ouais, et *Scarface*, du coup. Et aussi *Avatar* !

J *Le Bon, la Brute et le Truand*, sinon, et un petit de Funès, aussi.

Quel est votre livre préféré ? Pourquoi ?

C *La Gloire de mon père*, de Marcel Pagnol. C'est mon père qui me l'a fait lire quand j'étais petit, et je m'étais assez retrouvé dans le personnage principal.

J *Six Years*, de Harlen Coben. Déjà parce que j'aime beaucoup l'auteur, et ensuite parce que je lis beaucoup de romans policiers.

V *Il était une fois l'amour, mais j'ai dû le tuer*, de Efraim Medina Reyes. C'est un roman colombien faisant une représentation très réelle de la vie dans un univers violent, et assez pauvre, une représentation très réelle de la misère. Il me fait aussi rêver, parce que le personnage principal a des souvenirs de son adolescence dans les années 90. Et selon moi, il n'y avait rien de mieux que de vivre dans les années 90.

À quel point utilisez-vous les réseaux sociaux ? Lesquels ? Et dans quel but ?

C Surtout *Facebook*. Parfois *Instagram* pour les photos de voiture.

J Ouais, *Facebook* pour tout ce qui concerne le boulot, et aussi parler avec des amis qui sont encore en France, et Instagram pour regarder des photos. Et aussi Snapchat, mais plus pour déconner entre nous.

V Je les utilise un peu automatiquement, le matin en me levant. Je suis d'ailleurs victime du *scroll down*. Je suis beaucoup sur Facebook, pour tout ce qui concerne ma « vraie vie ». Sinon, j'utilise *Twitter* et *Reddit* pour *SMASH* (NDLR jeu vidéo), et *Youtube*.

Depuis que vous êtes arrivé à Montréal, est-ce que vous avez eu l'occasion de voyager (Québec, Canada, États-Unis) ?

J On est partis quelques jours dans un chalet près de Saint-Jérôme pour l'anniversaire d'un ami.

C Moi, j'ai aussi fait un road trip du côté de Sainte-Agathe-des-Monts, et je suis parti faire du chien de traîneau avec ma copine, après avoir dormi une nuit dans une cabane de trappeur. D'ailleurs, c'est aussi un de mes meilleurs souvenirs de vacances !

V Je suis allé deux fois au ski pendant quelques jours, avec des amis, j'ai voyagé à Toronto pour les tournois de *SMASH*, et j'ai aussi fait un *road trip* au New Jersey.

Décrivez-moi vos meilleures vacances jusqu'ici.

C Ça serait en Corse avec ma copine, les deux étés derniers. Et aussi ce super voyage avec toute ma famille. On avait prévu d'aller aux États-Unis, mais les vols ont été annulés, donc on est tous partis à Buenos Aires, et on a visité quelques pays aux alentours. Et Honolulu, à Hawaï. Rien que du surf, de la plongée et du golf pendant deux semaines !

J Moi ça serait l'Australie, définitivement, mais aussi New York, une fois avec des potes et une fois avec mon père, et la Tanzanie. J'y suis allé pendant dix jours avec ma famille, on a visité le Kenya, Zanzibar et on est montés en haut du Kilimandjaro !

V Je ne sais pas si je peux vraiment répondre à cette question... J'adore passer Noël en Californie dans ma famille américaine, mais j'aime aussi beaucoup passer du temps dans notre maison en Suisse... Et j'ai adoré partir au ski l'année dernière, juste entre potes pendant trois jours ! J'ai tellement de bons souvenirs, et ils ne sont pas vraiment comparables, parce qu'ils sont tous différents. Mais c'est vrai que j'ai beaucoup aimé la journée que j'ai passée au *Hard Rock Hotel* avec des amis, où j'ai vraiment fait tout ce que j'avais envie de faire. On avait payé 100 $ pour une journée tout compris, et on avait passé la journée dans les bars, les piscines et les restaurants de l'hôtel. On avait même réussi à rembourser nos 100 $ au Casino !

Quelles seraient vos vacances de rêve ?

V J'ai du mal à me décider entre la luxure totale, comme un séjour au *Hard Rock Hotel*, et un voyage découverte, comme *InterRail* (NDLR billet de train permettant de voyager en train partout en Europe pendant une période délimitée).

J Moi ça serait un road trip tout autour du Canada, pour finir en Alaska.

C Ouais bonne idée ! Mais s'il ne devait y avoir que du luxe, ça serait sans doute le Japon ou la Chine.

Pour quoi vous levez-vous tous les matins ?

V Principalement pour voir s'il y a des cornflakes dans la cuisine. Ce matin, il n'y en avait pas, d'ailleurs (rires). En fait, je suis plutôt quelqu'un qui vit au jour le jour, dans le présent, et donc qui apprécie les petits plaisirs du moment. Donc s'il y a des cornflakes dans la cuisine, je suis très heureux de m'être levé !

J Bah moi ce n'est pas loin d'être la même chose... Pour voir ce qu'il y a de nouveau dans le monde, en fait !

C Moi en ce moment je me lève pour aller en cours. Pas forcément pour faire plaisir à mes parents, mais histoire d'avoir un bon diplôme, quoi. Après, c'est sûr que je préfère me lever pour aller faire du surf ou du quad !

Où vous voyez-vous dans 20 ans ?

V Vivant, j'espère ! (Rires) Dans vingt ans... Idéalement, j'aimerais beaucoup créer mon propre jeu vidéo. Comme j'ai un esprit plutôt littéraire, j'aime beaucoup écrire. Les écrits d'inventions, au lycée, c'était mon point fort. Dès qu'il s'agit de création, que ce soit dans la littérature ou les jeux vidéo, je m'investis à fond. Donc j'aimerais beaucoup créer un jeu vidéo dans lequel j'arrive à réunir tout ça, dans lequel je peux donner aux gens la possibilité de créer sans arrêt. Mais ça serait encore mieux si je pouvais avoir assez d'argent pour payer des gens qui le feraient à ma place !

J Moi je me verrais dans une grande ville du genre New York, Boston ou Londres, avec un bon job dans le domaine de la finance. La grande classe quoi, avec ma femme, mes enfants et mon chien. Un vrai cliché, quoi.

C Moi je me vois dans une grande villa avec pas mal de voitures, ma femme, mes enfants et plusieurs labradors. Et je pense que je me verrais bien gérer un genre d'hôtel restaurant avec golf course.

Anthony Lacroix

Celle qu'il fallait perdre
fille de ficelle
de bicycle.
— Josée Yvon

L'ENTREPÔT

Le garage de ton père ressemble à un entrepôt avec tous les vélos accrochés au plafond. Les bicyclettes sont des carcasses de viandes. Elles servent à l'entrainement des boxeurs. Le garage de ton père est un entrepôt de viandes, comme ceux qu'on voit dans les films américains.

Toi, tu es sa fille unique. Celle à qui toutes ces bicyclettes appartiennent.

Il t'en offre une tous les étés.

Tu ne te donnes plus la peine de feindre la joie.

Tu enfourches le cadre, actionne le pédalier, tu tentes de garder le ballant. Rapidement, tu perds de la vitesse, le guidon commence à osciller.

Tu mets un pied au sol avant de chuter.

Dans la rue adjacente, tu marches à la droite de ta bicyclette, une main sur chaque poignée.

Tu résistes à l'envie de la pousser dans la côte, jusqu'au qu'au parc plus bas, espères qu'une voiture la fracasse dans sa descente.

Le parc est l'endroit où tu passes tout ton été. Tu sors un livre de ton sac, t'installes sur une balançoire, la bicyclette échouée à tes pieds.

Avant de rentrer pour souper, tu retires ton coupe-vent et le frottes contre le sable. Tu salis aussi tes pantalons.

Les jours où tu portes une jupe, tu t'écorches légèrement le genou avec une roche,

À la fin de l'été, tu ne t'encombres plus de ta bicyclette.

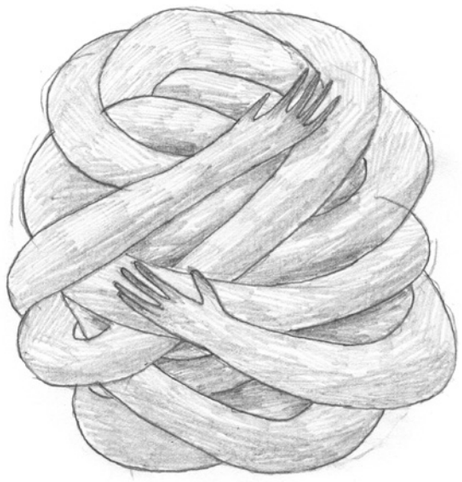
Tu te dis que ton père va abandonner et les vendre.

Dans le garage, l'entrepôt sera vide. Les paires de cornes suspendues à quelques pouces du sol auront disparu.

Il n'y aura plus que des crochets nus vissés au plafond du garage.

Éternel bouillon de poulet pour une conscience éclairée

Bien que le bouillon puisse nous être réconfortant par temps froid, la cuisine de nos intérieurs ressemble plus à de la physique nucléaire, de la cuisine moléculaire, de l'astrophysique, enfin, à quelque chose près de l'atome qui permet de se former, déformer, grâce à des formules nébuleuses. Contrairement au consommé de restant animal, ça prend du temps ! Et ça ne finit jamais ! Le *touski* par excellence, celui de former des pensées de ce qui vient autant de nous que du reste, du frigo et du monde.



C'est parfois violent comme cuisine, mais pas davantage que les opérations nécessaires à la confection de la soupe de volaille, élevée pour remplir nos trous d'âme en pyjama dans un fauteuil à fleurs. C'est tout clair et ça ne fait rien, un placebo, une chanson populaire qu'on entend partout, mais l'équivalent de je ne sais combien d'impertinences à l'échelle de l'histoire de l'Univers.

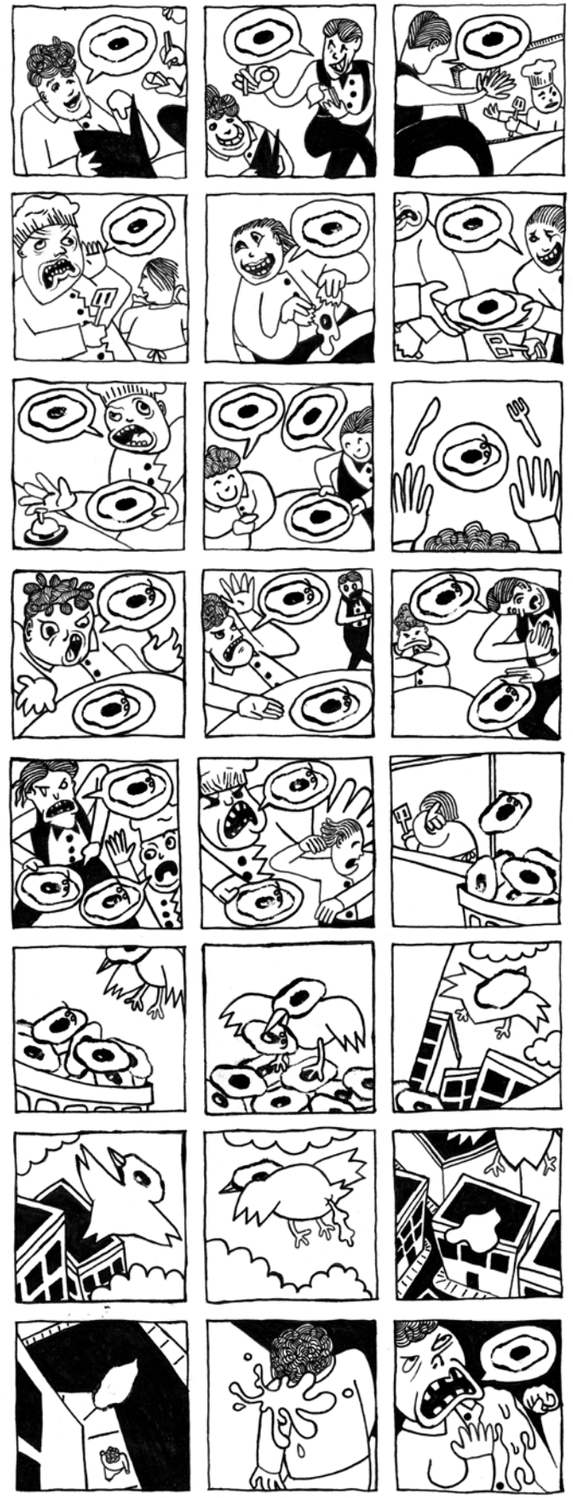
« *Ouvrez le sachet et versez-le dans l'eau bouillante* », « *Ouvrez la radio et imprégnez-vous de haine gratuite sur chaque sujet* », car entre manger de la réduction de coq et le devenir il n'y a que quelques insidieuses indigestions !

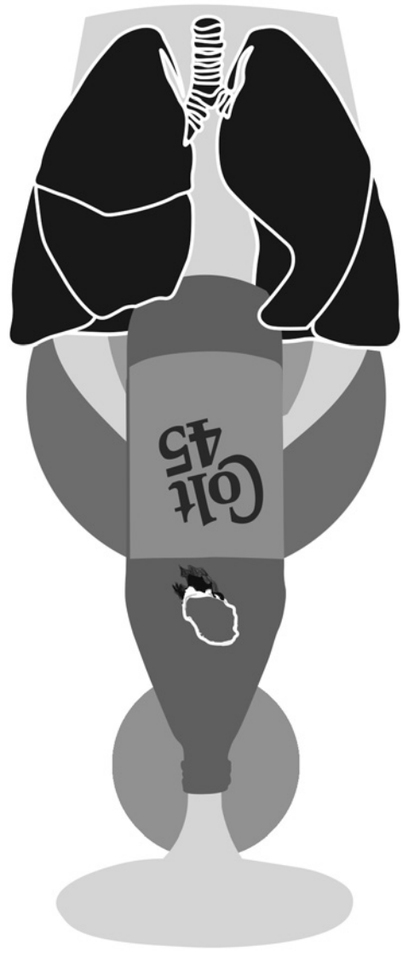
Une voix reconnaissable, un rond de poêle, une tasse à mesurer, quelqu'un à quelque part se met à chauffer, des mots en condensé creux lancés dans le bassin de la population à la bonne température et une opinion est prête à être ingurgitée quand la fatigue pointe…

C'est parfois violent de se cuisiner l'intérieur parce qu'à force de se nourrir d'eau, de poudre de poule, de nouilles déshydratées, de nourriture en trou noir ça s'aspire vers un container à déchets intérieur. Un concentré, une dilution, et ça ne ressemble plus à rien ! S'arranger pour jeter les choses qu'on ne comprend pas, résidus que la conscience s'est résolue à oublier.

C'est parfois violent, comme dans se faire violence pour devenir une forme, contrairement au bouillon de poulet, qui s'infiltre dans tous les maux, employé à toutes les sauces, transcendant toutes les tentatives de trouver un autre sens à la chose qui nous fait le consommer. La cuisine des intérieurs ne se fait pas comme se faire livrer de la nourriture.

C'est parfois violent car notre corps perd un peu de cellules chaque jour et c'est facile de se mettre soi-même sur le bord du chemin pour se faire ramasser par le camion de poubelles de la semaine. De me rappeler qu'on invente encore des mots pour parler de ce qui est me signale qu'il reste des choses à traduire et que le frigo est plein. Ça prend de la discipline pour tout faire.





J’ai les poumons noires

Les narines blancs

J’ai vomi par terre

Les yeux dans l’vent

Du vin partout

Surtout dans mon sang

Tes là pi tu bouges

Pi moi j’t’attends

Je me souviens pu d’hier

J’sais pu si c’tait avant

C’est nice qu’on joue

Même si y’a pas de gagnant

On mettra plus de bière

Dans notre vin blanc

Éric Rohmer
cinéaste de la mesure

« Vous risquez bien plus que moi »

Ces paroles, prononcées dans *Le Genou de Claire* (1970) par Laura, une jeune fille de 16 ans amoureuse de Jérôme, un diplomate en voie de se marier, démontre la position délicate dans laquelle se retrouvent les protagonistes (masculins) des films d'Éric Rohmer.

Adepte de la « Politique des Auteurs », l'œuvre d'Éric Rohmer repose sur une seule thématique remise en scène à maintes reprises : la maîtrise de ses protagonistes vertueux confrontés à leurs plus grands désirs.

Cette thématique de la maîtrise des désirs est d'autant plus évidente dans le cycle des contes moraux, une série de six films réalisés entre 1963 et 1972. Claude-Marie Trémois décrit cette série comme étant une « enquête à la fidélité ». En effet, les six contes moraux sont en quelque sorte une réécriture (ou remise en scène) d'une même thématique : un homme doit choisir entre la femme avec laquelle il a un devoir conjugal (et moral) et une autre femme. L'arrivée de cette dernière, au cours du récit, aura pour effet d'attiser ses désirs. Les contes moraux finissent toujours par une victoire de la moralité, mais également une victoire de la mesure ou de la raison sur la passion.

Le Genou de Claire, cinquième volet du cycle, met en scène les vacances au lac D'Annecy d'un diplomate (Jérôme) qui travaille en Suède. Lors de ses vacances, Jérôme rencontre une écrivaine et amie de longue date, Aurora. Lors des premiers échanges, Jérôme souligne d'emblée à Aurora « qu'il ne regarde plus les autres filles » puisqu'il va se marier avec sa copine. Il affirme que sa future femme est la femme parfaite puisqu'il ne se lasse pas d'être avec elle et qu'il ne ressent nul désir d'être avec d'autres demoiselles. Au cours de la première partie du film, Jérôme n'a aucune difficulté à respecter son code moral. Il est vrai qu'il embrasse la jeune Laura lors d'une excursion à la montagne. Par contre, cet acte n'est pas le fruit de ses désirs, mais plutôt d'une volonté de se prêter au jeu de son amie Aurora. Autrement dit, le baiser de Jérôme n'est aucunement l'aboutissement d'un désir passionnel. C'est tout simplement le but d'un jeu auquel Jérôme fixe lui-même ses propres règles. Cependant, tout change à l'arrivée (en maillot de bain afin d'attiser le désir) de la sœur de Laura, Claire. La venue de cette nouvelle femme amènera Jérôme à se confier à Aurora sur le fait qu'il a une certaine attirance envers Claire et qu'il est hanté par « le trouble qu'elle provoque en lui ». Tout comme l'ensemble de l'œuvre de Rohmer, le spectateur du film se retrouve dans la même position morale que le protagoniste puisque la femme de celui-ci n'apparait jamais dans le film. Ainsi, de la même façon que Jérôme, le spectateur désire voir la relation avec Claire aboutir tout en gardant dans son esprit qu'il existe une autre femme. Par contre, cette autre femme (qui symbolise la raison) lui apparait secondaire puisqu'il ne la verra jamais. Finalement, Jérôme finira par combattre son attirance envers Claire et choisira la femme avec laquelle il va se marier.

De sorte que, comme le souligne Richard Brody dans un article publié tout récemment dans le New Yorker (*The Film in Which Eric Rohmer Let Desire Win*), Éric Rohmer ne laisse pratiquement (à l'exception de *La marquise d'O*) jamais le désir « gagner ».

Rohmer vénère l'évocation, la possibilité même d'une certaine démesure plutôt que la démesure elle-même. En ce sens, Aurora agit comme une représentation fictive du cinéaste dans le film de 1970. Celle-ci pousse constamment son ami (et protagoniste) diplomate à la possibilité d'une certaine démesure en soulignant l'attirance que d'autres femmes éprouvent envers lui tout en affirmant que l'histoire serait meilleure s'il ne se passait rien.

Donc, l'érotisme des films de Rohmer repose sur la possibilité ou la constante suggestion de la démesure. En d'autres mots, l'essence de ses films à grande teneur érotique est cette frontière qui divise les principes moraux du protagoniste et ses désirs immoraux. Cet érotisme conçu par la frontière entre la mesure et la démesure est personnifié de façon plutôt évidente dans *Le Genou de Claire* par la relation que le protagoniste entretient avec… le genou de Claire. Vers la fin du film, Jérôme en pleine extase confie à Aurora qu'il croit avoir trouvé le « summum du délice », que le genou de Claire serait le « pôle magnétique du désir ». Il s'agit d'une possibilité haptique (agit de la même façon pour le spectateur grâce au gros plan) du désir, du point le plus près de ses désirs que le protagoniste peut approcher sans sombrer dans la démesure. Le genou de la jeune fille de 17 ans est donc cette évocation de ces tentations que Rohmer vénère tant. Après y avoir touché, Jérôme affirme à Aurora qu'il ne ressent plus le moindre désir envers Claire. Ainsi, pour Rohmer la seule façon de ne pas sombrer dans la démesure et d'atteindre un érotisme qui serait davantage moral est de s'en approcher le plus près possible, de le palper, de l'évoquer, sans jamais s'y soumettre.

Rohmer aborde le médium cinématographique de la même façon en le manipulant avec une certaine retenue. Il ne cède jamais à la tentation des diverses possibilités du langage cinématographique. Son esthétisme est doté d'une très grande sobriété. Les effets de caméras et la musique diégétique sont quasi inexistants. Il accorde une très grande importance à la parole et l'espace au détriment de l'action. Les personnages Rohmériens parlent et se déplacent beaucoup (souvent actions improvisées par les acteurs jouant en quelque sorte leur propre rôle), mais n'agissent jamais.

Rohmer tente constamment de ne pas céder à la démesure du médium cinématographique et essaie d'éviter le voyeurisme qui caractérise si bien le 7e art. Alors que Godard n'hésite pas à dévoiler le corps de Brigitte Bardot dans le lit conjugal (*Le Mépris*, 1963), Rohmer préfère plutôt souligner la possibilité même que cet acte se produise, mais n'y cède jamais. Par sa renonciation aux artifices esthétiques du médium cinématographique, Rohmer impose au spectateur une certaine retenue. Il ne cesse de rappeler à l'ordre le spectateur en soulignant la mesure qu'il doit prendre pour aborder une œuvre artistique qui lui est si distante. Il rejette la possibilité immersive du cinéma, il rejette la démesure.

Éric Rohmer, qui est considéré comme le « grand frère » des Jeunes Turcs, ce groupe issu des Cahiers du Cinéma et fondateur de la Nouvelle Vague Française, partage de nombreuses caractéristiques relatives à ce mouvement, dont le rejet du cinéma de qualité, le désir de sortir le 7e art des studios et l'utilisation d'appareils mobiles à faible coût. Toutefois, Rohmer se distingue du groupe fondateur par sa très grande retenue. Alors que le cinéma de François Truffaut célèbre les infidélités conjugales et le triomphe des désirs, que Godard joue constamment sur la démesure du médium cinématographique (l'exploration excessive des multiples possibilités qu'offre le langage cinématographique), l'œuvre de Rohmer se définit par une utilisation sobre du médium cinématographique, par la forte croyance que ses protagonistes ont envers leurs principes moraux respectifs, et par l'élégance de la retenue et de la mesure.

« Rohmer vénère l'évocation, la possibilité même d'une certaine démesure plutôt que la démesure elle-même. »

Andréanne et Gaëlle Graton

Pouponnière de deuils

laisse mon corps
se fragmenter se dissoudre
chair et sang fluides s'évaporer
mais dans le calme des après
regarde

— Mélanie Amiot, *La chambre blanche*

sur le côté de la porte menant au sous-sol mon père me mesurait tous les mois la même histoire les millimètres en courte échelle traçaient une ligne de plomb et de cette hauteur souvent on me disait que l'Arctique c'était retourner en arrière là où le temps ne mentait pas regarder dans le rétroviseur le blanc de la montagne se renouveler vois-tu gamine le sablier somnambule sur le tableau de bord les grains s'abandonnent dans l'absence sans broncher regarde petite dans la promesse de période en balade le temps scalpe son froid glacial les arbres se perdent au passage chevauchés piétinés par les îles de glace le vert fuit fugue vers derrière nous ici fillette la boussole pointe l'horizon la toile se vide renait nouvelle

les kilomètres de mal de mer se multiplient quand le chemin en bateau dévierge la glace le sexe fendu des enfants sales accouchent des brisures éparpillées la noirceur de l'aube me surprend à engloutir le tiroir de cartes du monde à recracher l'histoire et les trajets des cadavres qui enflent là la bave et lymphe de l'eau époumonent la route à emprunter pour déterrer les ponts reliant huttes et sanctuaires de minéral où les moines perdus reprennent la copie des hypothèses au sujet du blanc partout et pourquoi pas une autre couleur

devant moi s'étend l'eau rouge coule et glisse les pieds mouillés papier carbone jusqu'à noyer les fibres les orteils figés dans le linceul du temps le jupon en dentelle décousu puis rapiécé aux fioles aux béchers comme pour putréfier ce qu'il me reste de vivant j'égoutte mes plans de retour devant les pouponnières de deuil comme les pierres de soleil sont les martyres des boussoles carences multipliées j'oublie comment taire mon ventre enceint d'un nouveau pôle les odeurs de racines en plein terrain glacé me rappellent combien de corps ont poussé sous mes pieds après les éboulis les avalanches dégringolades blanches l'équipage cède le continent s'élargit

la farine d'os attire iris et cils sur le pont supérieur j'aperçois la garderie des enfants du scorbut elle inonde les migrateurs au corps malade d'argile le cortège sculpté comme des sentinelles désarmées membres égratignures comme possédés la tête bâclée les yeux écartelés en miroir autant d'effusions de peur se vomissent à bâbord autant de lèvres enflées violées par le manque de feu pour brûler la couche maigre de peau qui encaisse les coups bas des amas de chair bricolés sur la banquise elle laisse s'étendre le rouge indélébile d'une scène de crime avant de remonter l'échelle généalogique entre flaque et brise-glace

raconte-moi comment creuser les douves et faire éclater les glaciers d'un seul clin d'œil raconte-moi comment convaincre le prochain de se noyer et de muter en statue sur le sol océanique raconte-moi comment nous pourrons retourner le visiter lui cueillir fruits et fleurs s'il n'a pas la force de les accepter promets-moi que l'anesthésie est temporaire que dans le Nord quand on promet quelque chose dans l'absence on ne ment jamais

partons accoucher de notre noir intérieur plus loin laissons le clair d'ici s'étioler seul les forêts désordres de mer camouflées de blanc aussi captivent des légendes la terre nourrie d'histoires à dormir les pieds noués au plafond courir la chasse-galerie le chèque en blanc ou bien voler l'âme des mammifères transis d'engourdissement dans le froid l'alliage de sang mutilation des viscères langue aux genoux nous bleu marine la girouette indique qu'au Nord le vent retire sa cuirasse et qu'au fond de ma gorge dans l'œsophage un glacier laisse couler de l'eau je ne grandis plus ça fait longtemps depuis

je lace broche à foin mes bras avec de petits billots séchés entassés dans le coin d'ombre de la cabine les enfants du vent lèvent la voix les yeux s'ouvrent un peu sur l'épaule les poils s'hérissent au même moment la mer souffle ourdir la découverte folle ressusciter l'Arctique à doubles-faces qui se pourlèche en fixant la Grande Ourse embaumée sa progéniture mutilée sur le bateau le sablier se tourne sur le dos et vomit son mal de mer mon cœur se cogne brusquement au plafond saoul de blanc dans les élargis et j'en comprends qu'on ne croît plus par la tête seulement

13 minutes.

L'installation *Grosse Fatigue* de Camille Henrot est présentée au MAC jusqu'au 10 janvier 2016.

In the beginning there was no earth, no water – nothing.
There was a single hill called Nunne Chaha.
In the beginning everything was dead.
In the beginning there was nothing; nothing at all. No light, no life, no movement no breath.
In the beginning there was an immense unit of energy.
In the beginning there was nothing but shadow and only darkness and water and the great god Bumba.
In the beginning were quantum fluctuations.
(Extrait de *Grosse fatigue*)

Dès le 17 octobre, le Musée d'Art Contemporain de Montréal (MAC) offre l'opportunité de vivre l'histoire de l'univers grâce à une installation vidéo sur grand écran. Surtout, à ne pas manquer. Vous aurez amplement le temps d'y aller, car l'installation restera disponible jusqu'en janvier 2016.

Intitulé *Grosse Fatigue*, le film remporte le *Lion d'argent* lors de la 55e Biennale internationale d'art contemporain de Venise. Ce prix distingue l'artiste pour sa meilleure participation nationale. Qu'est-ce qui a convaincu le jury? On peut dire que c'est l'ambition du projet : le choix d'un sujet très complexe raconté en treize minutes et présenté à l'ère numérique. Selon Marie-Ange Moulongeut, directrice de l'espace culturel Louis Vuitton : « *Les connaissances de cette jeune artiste ne sont pas des étalages de savoirs, mais une vraie nourriture de l'esprit qu'elle partage avec [...] simplicité et [c'est] une grande chance de l'écouter.* » Il n'est donc pas étonnant que les critiques de cette vidéo soient remarquables. Il faut savoir que les œuvres de l'artiste française ont souvent comme objet des thèmes comme ceux de l'anthropologie et de la science ou de la recherche d'une vérité absolue. Mais ce qui est intéressant chez elle, c'est que sa pratique artistique, comme elle l'affirme dans une entrevue avec Claire Moulène pour Les Inrocks, est dominée par sa curiosité et non pas par ces savoirs établis comme des autorités : « *J'aime assez l'idée d'être toujours étranger à son propre domaine de spécialisation. C'est une liberté de l'artiste de n'être pas tenu d'avoir raison et il doit user de cette liberté de penser de manière déraisonnable.* » Ses œuvres comme Grosse Fatigue confirment cette curiosité, qui explore les champs d'activité et de création humaines à travers des mythes populaires.

Camille Henrot choisit l'ère numérique. La création et l'évolution de l'univers sont racontées par des images qui défilent à toute vitesse sur un écran d'ordinateur. En plus d'un poème aux airs de slam, récité par Jacob Bromberg, qui nous sert de fil conducteur tout au long de la vidéo, on entend une musique puissante et fortement rythmée. Le montage multiplie les images et les fenêtres d'ordinateur, illustrant l'abondance illimitée des contenus du web, et renforçant l'idée d'un univers inépuisable et insaisissable. Même si la vidéo est structurée de manière à donner l'effet progressif et graduel de l'évolution terrestre, le point de vue global du film paraît tout de même contradictoire. Formant un discours unique, la compilation de différents mythes populaires se contredit parfois pour finalement représenter le foisonnement de l'univers. En fin de compte, l'évolution de l'univers est abordée selon une conception cyclique du temps. Par le fait même que le court-métrage est très dense en sons et en images qui se succèdent rapidement, les yeux du spectateur ont tendance à se fatiguer. Vouloir saisir l'univers entier, comme le dit l'artiste en entrevue avec la *Biennale Arte 2013,* produirait ainsi l'effet d'une mélancolie ou d'une solitude chez le spectateur, qui se sentira ainsi exténué devant la tâche démesurée.

Camille Henrot nous fait vivre tout ça en treize minutes.

Mathieu Parent

Jusqu’aux sourches

Sommes entrés en paillis pays de moulins sans pâles.

Durement, les arbres se relèvent.
Se débouclent les chaînes.

Nous halons sur les ponts de glaces
des mémoires fines comme des voiles de mariés.

Dans le fracas des coques rouges :
le temps perdu

Hiver ivresse des saignées
dans les draps hissés comme des plaques de ciel

Printemps d’averses de songes
démoulant nos vieux plis

Été de traverse en zigzag de bourdon
élidant la dualité de nos propres côtes

Automne à la renverse
écumant arc-en-ciel de lumière sèche :
arrivage à plein cargo

Dans le canal qui draine et tue,
mon engelure craquèle et hèle.

Dans le glaciel couvercle des tortues anciennes,
un dernier chêne offre une attache à la hache.

Sera frontière pour l’hiver
et camp dans le temps rond.

Le sel dans les entailles, riveter les rivages.

Funambules des cordes de pluies,
de sèves, de bois et d’ouvriers descendent
au royaume des morts en décomposition.
Un radeau d’épingles et d’écumes.

Comme si nous ne coulions pas déjà
d’une force grave dans la pulpe des frayères
mêlée à la vase des puits ou pire.

Canards de bois fendus par le suroît

Vent chaud d’ancienneté et calotte d’eau fraîche

Dans l’oracle des noyades et des extinctions,
un phare qui torche : savon de baleines

Quadrilles rêches d’une ferveur repoussante
picossent les cartes municipales, nationales et mondiales
et font mouche comme des rosiers.

Berceau ciseau à bois,
bateau-marteau et buveurs de lueurs :
à pleines voiles dans vos rides !

Dans les yeux hallucinants de brun,
de bleu, de gris… couleurs de fleuve

Sirènes et conception

C’est à voir !

Les chiens de femmes suaves de sueurs
et de givre perdant conscience

Le visage frappé comme monnaie,
avalé cul sec sur le compost de vos geôles,
gargarisé de l’esprit noir siégeant
aux beaux milieux de nos yeux

Fusain de la vie
sur des kilomètres de nuit

Couguar cerceau de vent qui ronronne.

Voyance agile et sans parole

La goutte de trop sur le front du serpent
qui fouette, saigne et tousse.

Renvoie tout à une tête sans queue.
Renvoie tout à une tête sans corps.
À un cœur sans fleuve

Synchro disco d’asphyxie

Fouetter. Saigner. Tousser.

Appeler à l’aide la théorie de canots
et de radoubs sortis du cœur.

Couguar cerceau de vent qui ronronne.

Guignolée d’anguilles entre forêts femelles
et ruisseaux mâles.

Portée de fleuve en bruines et gouttes
Un marécage de cure-dents et de tampons

Nous en prenons plein la gueule.

Des suçons de paysages et nos gencives en saignent
et nos lèvres rougissent au glissement de la soie.

S’annonce la fin des programmes
dans les restes de poudre aux yeux
et les verres trop pleins de commandes.

Les mots manquent sous les vestes bleues,
à la roue, sous les coups, dans les câbles du langage.

Google-machine-à-glace pleure les odeurs,
le relief et tout.

Sang de drave, de rame, de rang

De la rude profondeur des pirates des villes

Les mots remontent et flottent
comme du tabac dans une éclipse.

Caillou de trop, ce monde encerclé

Coulant comme on coule les promesses,
comme on plombe mémoire, comme on crache noyau,
galet de prouesses, comme on déroule
un bouleau par l’écorce.

Où chaque instant peut être un croisement,
un remaniement d’armoiries.

Tu coupes un cap avec une grange,
une cloche avec un clochard,
une maison au toit jaune
avec deux arbres penchés,
un aigle avec un clairon.

C’est toi qui sors de la pointe enfin,
comme autrefois les chapelles,
le monde, toutes sortes de guides.

Dans le bois feutré par les dégâts
de la peur, la tabatière s’ouvre
et la fumée serpente.

Les mains fermes dans tes cartes neuves et littorales

L’ondée de nouvelles misères et de joies brillantes
trempent tes poings comme de vieilles mitaines.

Blancheur revenue, ornée de fenêtres
et du brouillard des portes,
la glace reprend jusqu’à nos cous.

Hiver
Grande voile de nos icebergs

Que ton feu nous fonde par ce temps arrondi et vague !

La neige et le ciel jailliraient de l’enclume
postée en miroir forme de rayon.

Nos paroles remonteraient
toutes les eaux vives.

Nous aurions perdu la lumière du phare
comme nous perdons le nord chaque jour.

Nous serions notre propre lumière.

Et si nous retrouvons le nord,
c’est que nous en serions devenus l’étoile.

Rapport d'espionnage au Bal du Musée d'art Contemporain

19-09-2015, 18h, Arsenal, Montréal

Prix du billet : 1 500 $

Œuvres aux enchères : Nicolas Baier, Geneviève Cadieux, Jon Rafman et David Altmejd.

— Ma job d'un soir consistait à inciter les invités à miser sur les œuvres en vente. Par exemple, à minuit, fin de l'enchère, l'œuvre d'Altmejd s'est vendue 55 000 $, déductible d'impôt. L'argent va à la fondation du musée. D'autres lots étaient proposés : une fête d'enfant dans les coulisses du musée, 2 000 $. Un voyage à Chicago, d'une valeur de 7 000 $, vendu à 7 500 $. Un souper de gang avec le chef Normand Laprise (*Les Chefs !*) et Alexandre Taillefer (président du conseil d'administration du MAC), 7 000 $. On se prend pas pour de la *mierda*.

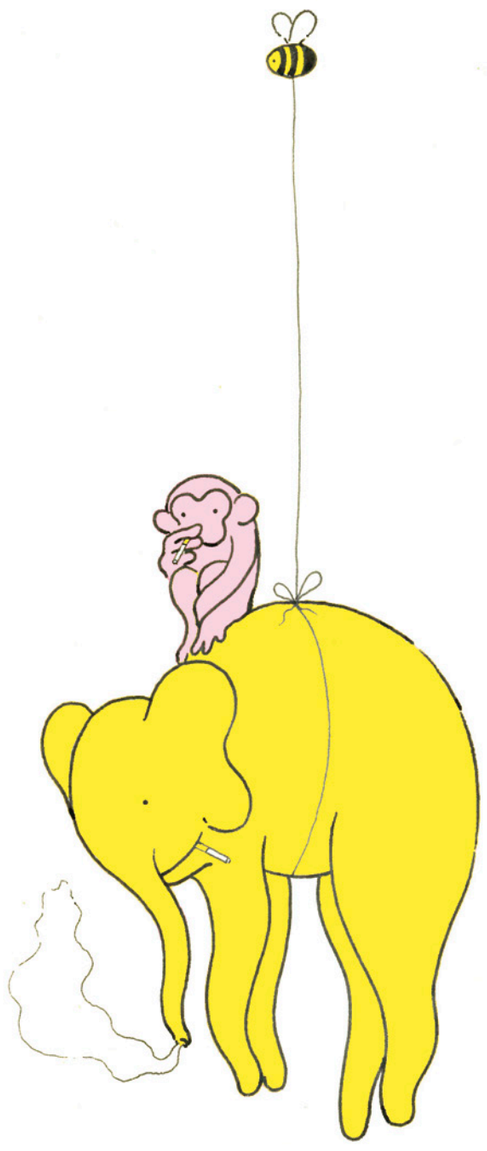
— La soirée avance, et je n'ai rien à faire. En effet, regarder les œuvres sur lesquelles on mise semble secondaire. Je bois du champagne. J'en renverse un peu sur Patrick L'Écuyer.

— La femme de Raymond Bachand le supplie de mettre 40 000 $ sur une tête modelée de la superstar Altmejd.

— Je suis toujours en pause cigarette puisque des serveurs nains en distribuent dans les toilettes. Ainsi que des condoms et des allumettes. Les invités s'allument la clope en dedans; la loi ne s'applique pas en territoire bourgeois.

— J'ai dû manger 4-5 crêpes flambés et j'avais un cocktail fluo dans chaque main, mais un malaise me collait au cul. Un malaise de classe qui ne venait pas de moi : j'ai perdu le sens de la hiérarchie. Peut-être était-ce ma robe à vingt piasses. Quoi qu'il en soit, on se sentait vraiment comme s'il n'y avait pas de lendemain. Dès le potage d'entrée, Abeille Gélinas enflammait déjà le *dancefloor* avec *Bitch Better Have my Money*.

— Soirée réussie, on a brassé du cash, on a vu des faces, pis on était flamboyants. On a déjà hâte à l'année prochaine. Peut-être y aura-t-il des éléphants et des petits singes avec des clopes.



Démesure grecque : petite entrée dans la *mania* dionysiaque

Mais elle, la bouche écumante et roulant des yeux égarés, n'est plus maîtresse de sa raison. Toute possédée de Bacchos, elle ne l'entend pas. Elle lui saisit à deux mains le bras gauche, pèse du pied sur le flanc de l'infortuné, et arrache le membre à l'épaule.
(...)
Il a gémi jusqu'à son dernier souffle, elles jetaient leur cri triomphal! L'une s'empare d'un bras, une autre d'une jambe portant encore sa chaussure. Les côtes lacérées sont mises à nu. Toutes, les mains en sang, se lancent l'une à l'autre les débris de Penthée.

— Euripide, Les Bacchantes, 1125-1129; 1134-1139

Le surgissement de la démesure est-il insaisissable? Sans vouloir qualifier la nature de cet excès d'imperceptible ou de cryptique, il m'apparaît tout de même juste d'affirmer que l'aveuglement se révèle être le propre de la démesure entendue au sens antique du terme; celle-ci est subie, car nous ne sommes pas sciemment en mesure de l'anticiper.

Si je choisis la figure de Dionysos (Bacchos ou Bacchus chez les Romains) afin d'aborder la démesure, c'est que cette dernière est l'essence très singulière de ce dieu. Effectivement, les déesses et dieux grecs ont tous des modalités d'apparition qui leur sont propres, un mode de parousie qui fait en sorte que l'on ne peut les confondre. Ce qui rend évidente l'identité dionysiaque lorsque celui-ci s'annonce, c'est en grande partie la démesure qu'il exprime dans son courroux envers ceux qui le *mé*connaissent ou ne le *re*connaissent pas.

Pourquoi risque-t-il immuablement de n'être pas reconnu ou bien d'être fatalement nié en sa qualité divine?

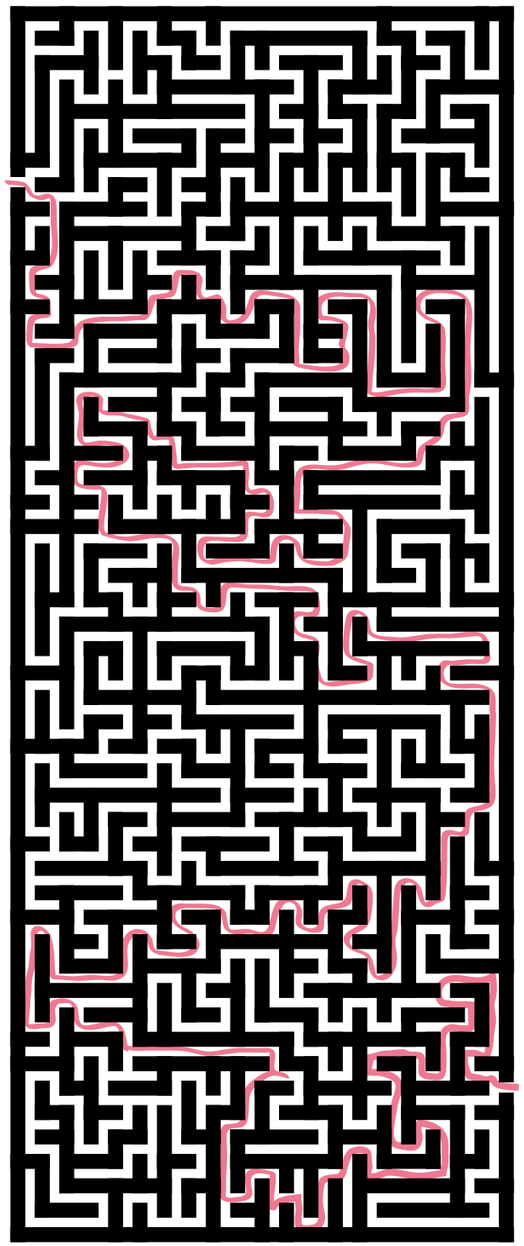
Bacchus est une divinité en mouvement perpétuel et porteuse de masques. Le masque qu'il arbore indéfiniment, c'est celui de l'Étranger porteur de l'Étrange. Il est rituellement occupé à chercher à se faire connaître ou reconnaître chez les hommes, jaillissant toujours en portant un masque le rendant méconnaissable. Ses épiphanies nombreuses et brutales sont ce qui le distingue en tous points des autres divinités. Plusieurs tragédies mettent en scène l'arrivée de Dionysos en tant qu'étranger, où ceux qui refusent son culte ou ne le reconnaissent pas en tant que dieu olympien en paient les conséquences en subissant sa folie meurtrière. Autrement, ils sont eux-mêmes en état de transe, aux prises avec une *mania* — terme tiré du grec ancien qui signifie folie, démence — dionysiaque. La démence dionysiaque est forcément contagieuse. L'épiphanie dionysiaque atteint son paroxysme lorsque l'étrangeté se produit en sa terre natale, Thèbes, nous dit Marcel Détienne. C'est notamment le cas dans *Les Bacchantes d'Euripide*, où la mère de Penthée, roi de Thèbes, connaît l'étrange en étant possédée; étrangère à elle-même, elle souille la terre du sang de son fils. Elle devient également étrangère en étant chassée de sa patrie.

Comment se fait-il que cette démesure, cette *mania* soit devenue le mode d'apparition de Bacchus? Dionysos est conçu dans un des nombreux épisodes d'adultère de Zeus. Par désir de vengeance de l'infidélité de son mari, Héra fait subir la *mania* à Dionysos. Il devient étranger à lui-même, subit cette folie incontrôlable. C'est finalement Rhéa, grand-mère des dieux, qui le purifie, qui le délivre de sa *mania*.

C'est à travers cette expérience propre et singulière de la folie et la démence — qui conduisent à l'impureté et dont la finalité est la délivrance, la catharsis purificatrice — que Dionysos devient ce qu'il est et qu'il se manifeste ainsi à l'homme. Il est lui-même un bacchant (nom des fidèles de Dionysos) avant d'être purifié et de pouvoir purifier ses fidèles à travers l'expérience de la *mania*.

La singularité de ce dieu est d'autant plus frappante qu'il devient ce qu'il est au cours des cérémonies de son culte, accédant a priori à l'état que connaissent ses fidèles initiés, lors des orgies, les bacchanales dionysiaques. C'est une position assez inusitée pour un dieu, que d'avoir goûté à l'état de démesure que connaissent soit ceux qui le renient, ou ses fidèles.

Le Dionysos, dieu purificateur ou le Bacchos dieu de la démesure et la folie, se manifeste toujours par une *mania*, par une démesure qui appelle à la purification. Toujours doublement sous le même masque, la même essence. Que sa parousie soit uniquement *mania* ou suivie d'une catharsis, c'est toujours à travers l'expression de démesure que Dionysos semble se faire reconnaître chez les hommes.



l'Organe

Date limite : 12 novembre
soumission@lorgane.ca
lorgane.ca

L'Organe

Le magazine francophone de l'Université Concordia

Numéro 02, Mesure/Démesure
Mercredi, 27 octobre 2015

www.lorgane.ca

Questions et commentaires
recrutement@lorgane.ca

Thème du numéro 03 : Labyrinthes

Date limite pour les soumissions
12 novembre 2015
Faire parvenir à
soumissions.lorgane@gmail.com

Conseil d'administration
Pierre Chauvin (président),
Justine Falardeau, Sophie Pouliot,
Jean-François Vaillancourt.
Membre sans droit de vote
Charlotte Parent.

Composition par *L'Organe*.
Impression par Hebdo Litho.

Contributeurs
Camille Bernier, Sarah Boutin,
Joé Côté-Rancourt, F.F.,
Andréanne Graton, Gaëlle Graton,
Anthony Lacroix,
Dominic Laperière-Marchessault,
Charles-A. Marois, Carol-Ann Massé,
David Morin-Miville, Mathieu Parent,
Daniel Pelchat,
Renato Rodriguez-Lefebvre,
Miriam Sbih, Annabelle Thibault,
Taloche d'Hivers, Yvan Vindret.

Illustrations
p. 3 Sarah Boutin,
pp. 4-38 Joey Desjardins,
p. 20 Vincent Potvin,
p. 26 Charlotte Parent,
p. 28 Joé Côté-Rancourt.

Photographie
pp. 9-12-25 Marie Chemin.

Couverture
Première de couverture par
Marie Chemin.
Deuxième, troisième et quatrième
de couverture par Joey Desjardins.

Rédactrice en chef
Charlotte Parent

Chef de pupitre Arts et Culture
Alice Brassard

Chef de pupitre Société
OUVERT

Chef de pupitre Environnement
OUVERT

Chef de pupitre Création littéraire
Marie-Pier Favreau-Chalifour

Directrice artistique
Sophie Auger (La taupe)

Directeur graphique
Vincent Potvin

Directrice de la photographie
Marie Chemin

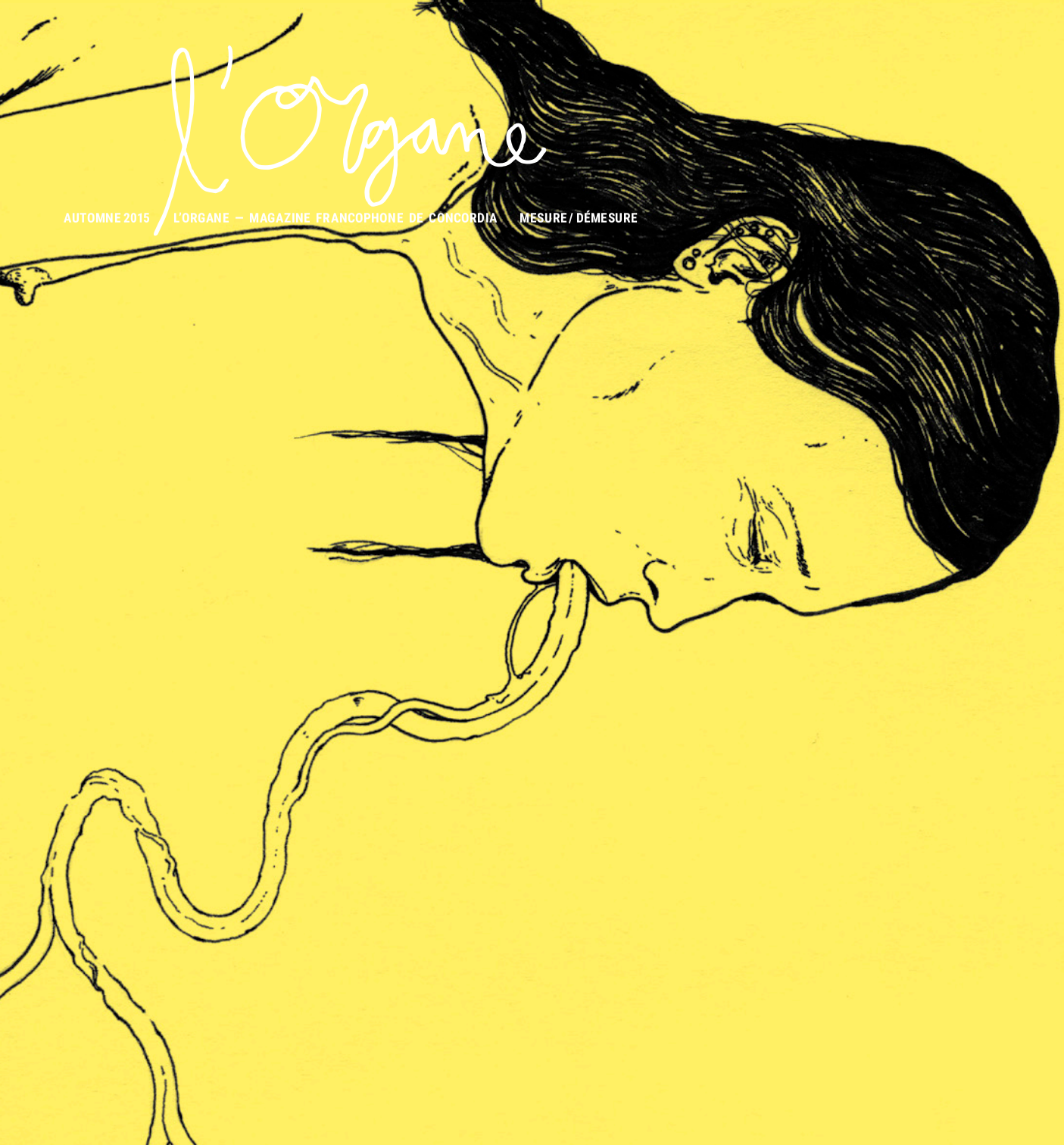
Directeur de l'illustration
Joey Desjardins

Correctrice
Alice Pierre

L'Organe recrute !

Nous sommes à la recherche de deux personnes pour remplir des postes d'éditeurs.
Les membres du comité de rédaction doivent être étudiants du premier cycle à Concordia.

Plus d'information sur **www.lorgane.ca**
Contactez **recrutement@lorgane.ca** pour poser vos questions ou soumettre votre candidature.

l'Organe

AUTOMNE 2015 / L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA / MESURE / DÉMESURE